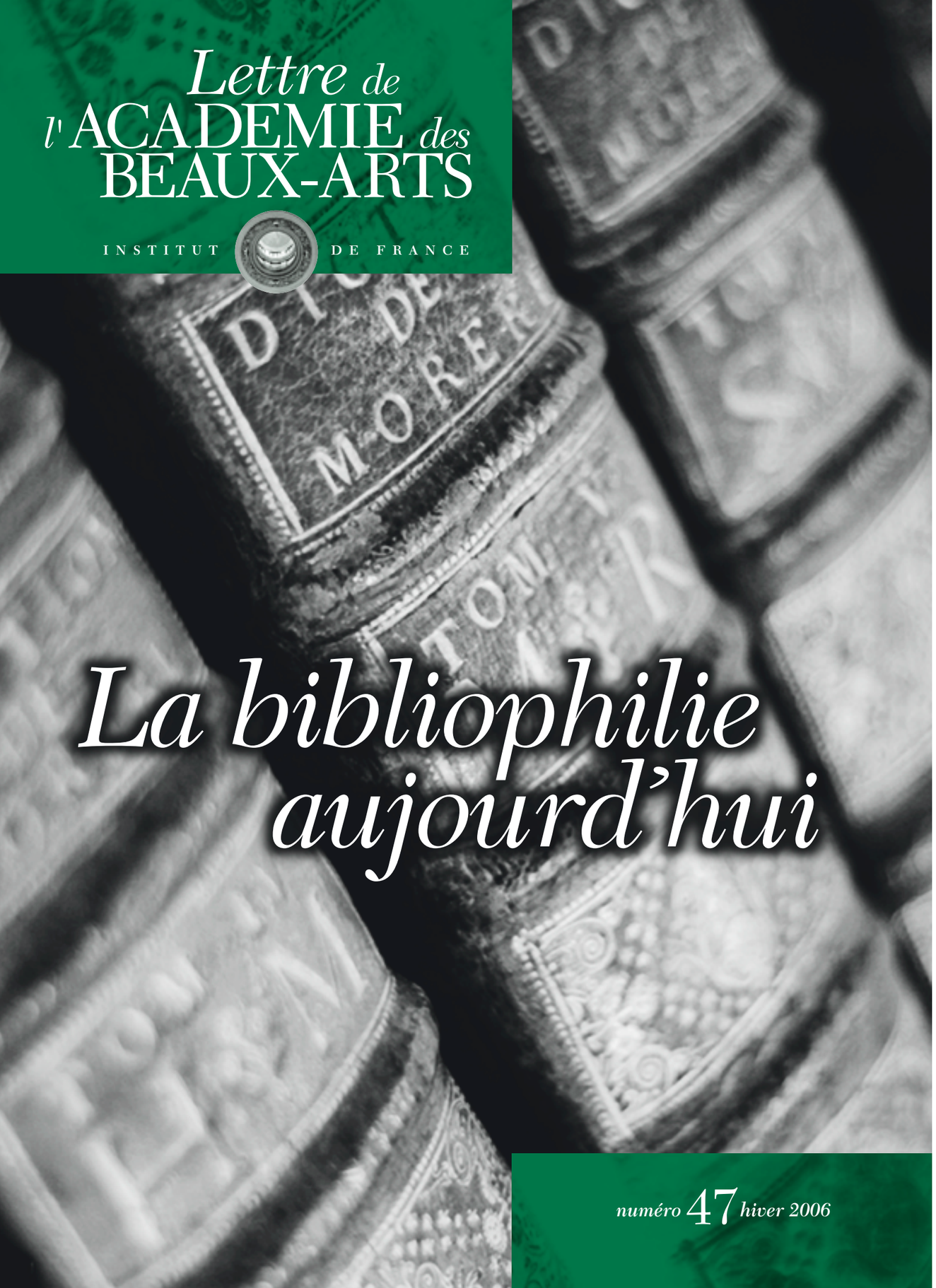
Lettre de l'ACADEMIE des BEAUX-ARTS

INSTITUT DE FRANCE



La bibliophilie aujourd'hui

numéro 47 hiver 2006

Lettre de l'ACADEMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE

Editorial

La bibliophilie… Le bibliophile… sont les thèmes complexes sur lesquels la *Lettre de l'Académie des Beaux-Arts* a souhaité s'attarder : les termes ont leur charme avec la part affective qu'ils expriment et l'engagement intellectuel qu'ils requièrent de ceux qui en ressentent la passion. Ici, rien n'est indifférent. Au terme de quelle démarche l'intéressé se reconnaît-il bibliophile ? Ils ont leurs secrets, ils ont leur mystère. Dans son approche, la *Lettre* a été naturellement portée à soumettre sa réflexion à la haute autorité d'historiens et de praticiens.
En fait, la bibliophilie apparaît commandée par des règles propres à la création artistique. De la conception et de la composition typographique à l'illustration de l'écrit par un peintre ou un graveur, les interventions supposent la recherche d'un accord original et personnel dans l'interprétation de l'ouvrage, "objet" du livre rare. En ce sens, la bibliophilie s'affirme comme un des Beaux-Arts.

"Chers collègues et chers amis, nous avons le bonheur de consacrer nos activités à des tâches qui nous dépassent, nous sommes les héritiers d'un bien précieux et immatériel qui n'a pas de valeur marchande mais dont nous profitons tous les jours. Nous sommes les gardiens d'une tradition vivante. Nous sommes le conservatoire d'une culture et d'un esprit. Chaque jour, dans nos tâches quotidiennes et parfois répétitives, souvenons-nous que nous contribuons à maintenir et à enrichir cette culture et cet esprit et que c'est par notre travail que se perpétue avec succès le culte de la connaissance, de la recherche et de la création.
Une institution si prestigieuse soit-elle ne vit que par les hommes et les femmes qui l'animent et il est naturel que ces hommes et ces femmes, au service de l'institution, l'incarnent et se l'approprient comme un bien commun.
Cette maison est donc aussi la vôtre et je souhaite que de même que votre travail l'enrichit, vous puissiez vous aussi vous enrichir personnellement de ce contact quotidien avec ce lieu exceptionnel et cette mission exaltante."

Extrait l'allocution de **Gabriel de Broglie**, Chancelier de l'Institut,
lors des vœux prononcés le 12 janvier dernier.

sommaire

* page 2
Editorial

* page 3
Réception sous la coupole
Louis-René Berge

* pages 4, 5
Actualités : Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

* pages 6, 7
Actualités :
Séance des cinq Académies
Appel à candidature d'artistes en résidence à l'Abbaye de La Prée
Décoration
Exposition des Prix Pierre Cardin

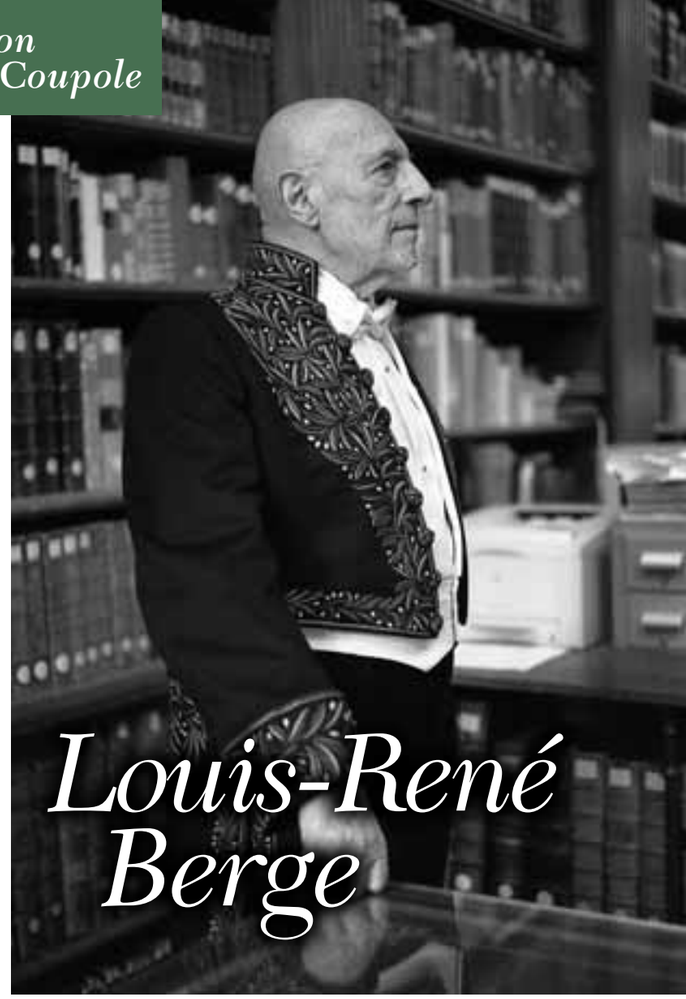
* pages 8 à 21
Dossier : "La bibliophilie aujourd'hui"

* pages 22, 23
Communication : "L'heure de Fragonard" par Pierre Rosenberg

* pages 24 à 27
Prix et Concours :
Prix d'ouvrages
Prix de la Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France
Prix de chant choral Liliane Bettencourt
Prix Pierre Cardin
Prix de bibliophilie Jean Lurçat
Prix Cercle Montherlant
Grand Prix d'Architecture

* page 28
Calendrier des académiciens

LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS • *Directeur de la publication :* Arnaud d'Hauterives • *Comité de rédaction* : délégué Paul-Louis Mignon ; membres : Yves Boiret, Edith Canat de Chizy, Gérard Lanvin, François-Bernard Michel, Guy de Rougemont • *Conception générale, rédaction et coordination* : Nadine Eghels • *Conception graphique, réalisation* : www.cmpezon.fr • *Impression* : Imprimerie Delcambre
ISSN 1265-3810 • **Académie des Beaux-Arts** 23, quai de Conti 75006 Paris • **http://www.academie-des-beaux-arts.fr**



Louis-René Berge

Le mercredi 6 décembre 2006, sous la Coupole de l'Institut de France, le graveur Louis-René Berge est reçu à l'Académie des Beaux-Arts par son confrère Jean-Marie Granier.

Elu dans la section de gravure le 9 novembre 2005 au fauteuil précédemment occupé par Raymond Corbin, Louis-René Berge commence la gravure en 1960 avec les encouragements de Jacques Villon. Après une interruption de dix ans, il reprend un travail de gravure réalisé quasi exclusivement au burin. Depuis 1975, il participe aux principaux salons français : Réalités Nouvelles, Salon de Mai, Gravure Contemporaine, Le Trait, Salon d'Automne, l'Amateur d'Estampes, etc. Après avoir exposé à la galerie Biren à Paris, il présente ses œuvres en permanence dans les galeries Lettres et Images, Toutes Latitudes, Michèle Broutta. L'œuvre gravé de Louis-René Berge comprend 330 gravures. Ses œuvres sont en dépôt à la Bibliothèque Nationale de France, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, au Musée Albertina à Vienne et au Musée du dessin et de l'estampe originale de Gravelines.

Dans le domaine de la bibliophilie il a réalisé plusieurs ouvrages : trois livres avec le poète Bernard Vargaftig : *Fragment de Souffle* (1993), *Que l'énigme se détache* (2002), *L'Enigme n'est jamais niée* (2005) et un ouvrage avec l'écrivain, Claude Louis Combet, *Géographie Intérieure* (2003).

Il a reçu en 2002 le Prix du burin de la fondation Taylor. u

Extrait du discours de réception prononcé par Jean-Marie Granier :

"L'ascèse propre à cette discipline impose la contrainte de la règle, vous en êtes conscient, vous savez qu'il faut en assumer le risque tant dans son acceptation que dans sa transgression. Le plaisir du geste exactement fait et son action sur la matière, la satisfaction toute physique de l'acte de graver déterminent pour l'essentiel vos premiers travaux où vous montrez d'emblée une étonnante maîtrise technique. Dans le petit carré d'espace qui vous donne les limites du monde que vous vous appropriez, vous installez dans une stricte géométrie le jeu des noirs, des gris et des blancs. La rigueur de l'écriture excluant toute recherche d'effets, toute ornementation inutile ou souci de séduction tend, en ses commencements du moins, vers une abstraction quasiment janséniste. Mais peu à peu, à ces constructions impeccables se substituent des œuvres marquées de votre présence où l'image prend davantage sa place. Un univers onirique fait d'absence et de présence où le monde jamais univoque ne se manifeste que de façon indirecte, de manière fragmentée, ou encore masqué par toutes sortes d'écrans, voiles ou draperies. Cet univers parfois inquiétant, toujours singulier, déserté le plus souvent par l'homme où le montrant enfermé, étouffé, exclus, fait exemplairement écho à notre temps. La présence furtive des êtres qui le traversent évoque ce que Camus appelait "le silence déraisonnable du monde". Vous avez paradoxalement choisi la clarté du trait pour dire la complexité du songe et de la vision. La netteté de vos images en renforce l'étrangeté. L'inconscient trouve ici sa formule aussi métaphorique soit-elle. Métaphore d'une inquiétude profonde, les cages, les grilles, les barreaux, les barbelés, ne manquent pas. Ce sont les éléments de votre journal quotidien intime, un liber veritatis qui vous masque et vous dévoile, donnant le change d'un langage qui ne cacherait rien de par son écriture exacte. Mais, de fait, écrire les choses en clair, c'est en augmenter l'obscur intérieur. "Ombres intérieures" est le titre de l'une de vos estampes, ce pourrait être celui de l'ensemble de votre Œuvre. Atteindre à la simplicité de l'écriture dont vous avez le désir ne va pas de soi, à chaque instant on bute sur le réel, sa complexité et ses pièges. Vos œuvres qui certes ne sont pas réalistes ne peuvent cependant éviter d'en citer des fragments. En les traitant par l'accumulation, la précision aussi bien que par l'allusion, vous leur ôtez leur poids de matière pour en faire les figures de votre imaginaire, et par là celles de votre propre langage."

En haut : Louis-René Berge lors de son installation. Photo Juliette Agnel.

Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

Le mercredi 22 novembre 2006 a eu lieu la séance publique annuelle de rentrée de l'Académie des Beaux-Arts, présidée par le professeur François-Bernard Michel, sous la Coupole de l'Institut de France.

La séance publique annuelle est l'un des événements majeurs de la vie de l'Académie. Au cours de cette cérémonie, l'Académie des Beaux-Arts proclame son palmarès et distribue les nombreux prix décernés au cours de l'année. Plus de 60 prix représentant un total de près de 500 000 euros ont ainsi été remis aux lauréats sous la Coupole, récompensant des artistes qui se sont illustrés dans de nombreuses disciplines.

Cette séance exceptionnelle est ponctuée de moments musicaux offerts par des interprètes primés dans le palmarès de l'année. Le Chœur de Chambre de Namur a ainsi interprété des pièces de Giacomo Carissimi et de Claudio Monteverdi. Comme chaque année, elle s'est clôturée avec la Fanfare de *La Péri*, de Paul Dukas, interprétée par l'Ensemble de cuivres du CNR sous la direction de François Carry.

Au cours de la séance publique annuelle, le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives prononce un discours consacré à un sujet artistique, d'ordre général ou d'actualité.

Cette année, il était intitulé : "La peinture et le mythe".

Extrait du discours d'Arnaud d'Hauterives

"La source mythologique principale de l'art pictural occidental est grecque. Transmise par le monde romain, les érudits du Moyen Age et surtout les humanistes de la Renaissance, les mythes de la Grèce antique ont trouvé un regain d'intérêt particulièrement net à l'époque classique, intérêt que les mythologies nordiques ou celtiques, un moment privilégiées par les Romantiques et les Symbolistes, n'ont pas atténué.

C'est que les mythes grecs ont en premier lieu l'avantage évident de se présenter comme un ensemble cohérent d'histoires. Le génie littéraire d'Homère fixant par écrit les mythes colportés oralement par les aèdes a permis d'éduquer toute la Grèce comme le rappelle Platon. Cet ensemble est rapidement systématisé et rationalisé, par Hésiode notamment, au point qu'Aristophane considère déjà les mythes comme des fables et que Thucydide emploie l'adjectif mythodes au sens de "fabuleux et sans preuve". Autrement dit, dès l'Antiquité, les mythes ne sont plus forcément compris par les Grecs eux-mêmes dans leur sens originel et c'est paradoxalement leur rationalisation qui les sauve auprès des élites hellènes puis romaines. Délesté de ses valeurs religieuses, l'héritage mythologique classique peut être admis et assimilé par le christianisme. Ce "trésor" culturel est ainsi transmis à l'ensemble du monde occidental. C'est en Italie d'abord que s'affirme et se renouvelle la connaissance de l'Antiquité grâce à la diffusion des textes traduits et imprimés dans des villes en plein essor où se regroupe l'élite intellectuelle. Au même moment les fouilles font apparaître chaque jour de nouvelles statues, de nouvelles fresques. Les ateliers se multiplient et les commandes sur des thèmes profanes affluent. Ainsi, les peintres du Quattrocento, encouragés par les Humanistes à exalter la beauté et le génie humain trouvent dans le panthéon grec et dans cet art de la Grèce antique désormais sous leurs yeux, une nouvelle et remarquable source d'inspiration. Et la Renaissance s'affirme en effet d'abord comme la redécouverte d'une forme : le corps des Eve gothiques, argile matérielle associé à une âme immortelle chrétienne est si différent de celui de la statuaire antique...

La redécouverte de la beauté grecque favorise ainsi une véritable rupture esthétique dont La Naissance de Vénus de Botticelli est l'éclatant exemple: en retrouvant la vénération des Grecs pour Aphrodite, le peintre invente en 1486 le nu féminin en peinture. D'autres personnages mythologiques féminins partageront bientôt avec Vénus le devant de la scène : Diane bien sûr, au bain, à la chasse ; Minerve et Junon dans les innombrables versions du Jugement de Pâris ; les Grâces enfin, ces " trois attributs de la Beauté idéale" selon Pic de la Mirandole. Un bas relief antique inspire à Raphaël les ravissantes figures entrelacées que vous connaissez, et son admirable composition fermée et symétrique sera reprise par le Poppi ou Rubens [...]

Oubliés les dieux grecs ? Voire. Lorsque nous contemplons la dernière toile de Manet Le Bar aux Folies-Bergères, *au-delà du réalisme de la scène située dans ce nouveau et célèbre temple des plaisirs, ce qui frappe, c'est la composition : une impression d'irréel et de poésie s'impose. Le spectateur ne saisit que virtuellement l'essentiel de la scène. La foule exubérante et composite, les bottines vertes d'une trapéziste en vol, le visage d'un dandy coiffé d'un chapeau haut-de-forme noir ne sont en effet que reflets du grand miroir qui occupe la moitié de l'espace pictural. Les*

lumières flottantes, globes électriques, lustres au gaz, se diluent dans ce miroir, accentuant encore l'atmosphère onirique. Seule et réelle, se détache derrière le bar, au premier plan, la figure principale du tableau, une jeune serveuse en uniforme noir et au décolleté blanc orné de roses. Nouvelle Vénus au miroir, "hétaïre ambiguë", elle semble présider aux " plaisirs nocturnes de la capitale". La mythologie moderne s'incarne encore dans la beauté de la déesse grecque et l'on voit, ça et là, de façon inattendue resurgir "un peu son immense corps" (1) dans les œuvres les moins académiques et les plus réalistes, celles-là même qui entendent résolument exclure toute interprétation allégorique : L'Olympia *de Manet,* La Femme à la vague *de Courbet,* La Baigneuse au griffon *de Renoir...*

Ainsi la mythologie grecque demeure-t-elle une source d'inspiration essentielle pour les peintres jusqu'à revenir, à l'image de Vénus, hanter les mythes de la modernité ! C'est que, selon Yves Bonnefoy, les mythes de l'ancienne Grèce "nous donnent les clefs d'une transcendance authentique". Les dieux mis en scène dans des circonstances humaines par Homère ou Ovide ont en effet selon lui "plus de substance et de profondeur que la pensée conceptuelle ne sait le dire.". Le mythe, conclut le poète, est précieux pour les artistes parce qu'il "incite au respect de l'exister humain, il prédispose à aimer. Et il nous éclaire ainsi sur ce qui se passe au secret de notre rapport au monde : sur nos doutes, nos peurs autant que sur notre capacité de confiance et d'assentiment". (2)

C'est justement, me semble-t-il, l'honneur des peintres d'avoir transmis grâce à leurs toiles ce "trésor de pensées, d'imaginations cosmologiques et de préceptes moraux des Grecs de l'époque préclassique" (3). En effet, le mythe relégué dans les bibliothèques se fossilise nécessairement et seules "la mémoire, l'oralité, la tradition" garantissent sa "survie" comme nous le rappelle Jean-Pierre Vernant (4). En mettant en relation les sujets traités par la mythologie et les valeurs morales, intellectuelles et politiques de la société dans laquelle ils vivaient, les peintres ont perpétué la mémoire vivante des mythes. En s'écartant sans cesse avec talent, avec génie, des pièges de la répétition et de la banalisation par l'élaboration et l'invention de nouvelles formes, ils en ont assuré la permanence, la puissance et la beauté." u

(1) Rimbaud, "Aube", Illuminations, 1886

(2) Yves Bonnefoy, "La poésie comme *acte de vérité*", Le Monde, 30 juin 2006

(3) Jean-Pierre Vernant, *L'univers, les dieux, les hommes*, Seuil, 1999.

(4) Jacques Roubaud, *Poésie, Mémoire, Lecture*, Paris, "Les Conférences du Divan", 1998, cité par Jean-Pierre Vernant, op. cité.

L'intégralité du discours du Secrétaire perpétuel, le palmarès complet, ainsi qu'un reportage photographique sont disponibles sur le site internet de l'Académie des Beaux-Arts : www.academie-des-beaux-arts.fr

Photos CmPezon.

Séance des cinq Académies

La séance solennelle de rentrée des cinq Académies a eu lieu le 24 octobre 2006 sous la coupole de l'Institut de France. Elle était présidée par André Damien, Président de l'Institut de France et Président de l'Académie des sciences morales et politiques, et avait pour thème "L'Homme et la nature".

L'Académie des Beaux-Arts était représentée par son Président François-Bernard Michel, dont le discours était intitulé : *La nature et l'art semblent se fuir*... En voici un extrait :

"La Nature offre aux sens de l'artiste l'univers varié du monde extérieur. Elle lui propose par conséquent l'émerveillement issu du Beau, vu, entendu ou senti, suscitant en retour son envie, voire son besoin irrépressible d'exprimer sous des formes artistiques diverses les sensations éprouvées. Le motif, rappelait René Huyghe, constitue le moteur de toute œuvre réalisée "d'après nature".
Ce que la Nature propose à l'artiste est donc une force vitale, de nature vraiment biologique, puisqu'elle émane de la vitalité qui fait son essence et sollicite de la biologie sensorielle une réaction naturelle de l'artiste, issue de ses sensations et émotions.
Au compositeur, la Nature offre ainsi une source infinie de thèmes et de formes musicales. Ainsi, l'oreille exceptionnelle d'Olivier Messiaen a-t-elle enregistré soixante-dix-sept espèces d'oiseaux qui sont de merveilleux et étonnants improvisateurs, comme le merle par exemple. Certaines œuvres de Messiaen n'en sont pas pour autant des compilations de chants d'oiseaux. Lors de nos rencontres à son domicile, j'ai eu la chance d'entendre ses commentaires sur les partitions de son *Saint-François d'Assise*, confirmant ce que souligne son élève Serge Nigg, à savoir que les chants d'oiseaux correspondent à des ultra sons et que le talent de Messiaen fut d'en imaginer et extraire des figures mélodiques et rythmiques, intégrées à des combinaisons harmoniques et contrapuntiques [...]
Avant les neurophysiologistes, l'intuition et la perspicacité singulières d'écrivains et poètes avaient proposé des jugements pertinents sur le thème "Artiste et Nature". Charles Baudelaire retenait des propos d'Eugène Delacroix, que "la Nature n'est qu'un dictionnaire", dont les milliers d'entrées ne composeront jamais un texte, - pas plus que copier la Nature ne fera un artiste. "Ceux qui n'ont pas d'imagination ajoutait-il, copient le dictionnaire", cultivant "le vice de la banalité", "vice de ceux qui considèrent généralement comme un triomphe de ne pas montrer leur personnalité".
"L'art, imitation de la Nature" questionne Paul Valéry ? Cette niaiserie est vraie "si imiter était mieux que copier (...) le n'importe quoi qui paraît".
Marcel Proust, après avoir rappelé que l'art permet de voir "l'univers avec les yeux d'un autre" et que l'artiste restitue grâce à lui "l'essence des choses" qui constitue "la vraie vie", inverse l'ordre des facteurs affirmant que "la Nature emprunte à l'Art tous ses privilèges". Évoquant dans un décor d'arbres en fleurs la puissance de l'imaginaire, son narrateur entrevoit dans ces arbres des "gardiens des souvenirs de l'âge d'or et des garants de la promesse que la réalité n'est pas ce qu'on croit, et que la splendeur de la poésie (...) peut y resplendir". "Un de mes rêves de cité gothique, écrit-il ailleurs, était la synthèse de ce que mon imagination avait souvent cherché à se représenter pendant la veille ". Un rêve "où la nature avait appris l'art, où la mer était devenue gothique".
Paul Claudel enfin, écrivait avec le sens de la formule : "L'œil écoute", ou encore "J'ai respiré le paysage et maintenant, pour dessiner, je retiens mon souffle." u

En haut : au premier plan, Pierre Messmer, membre de l'Académie Française, Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts et Roland Drago, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Photo Brigitte Eymann.

Appel à candidature d'artistes en résidence à l'Abbaye de La Prée

Toutes disciplines des Beaux-Arts, pour la rentrée d'octobre 2007.
Depuis 15 ans l'Abbaye de La Prée, ancien site cistercien en Berry, accueille pour des résidences de un ou deux ans des artistes de toutes disciplines.
Un appartement et un espace de travail sont mis à disposition de chaque artiste, permettant de créer, composer, écrire, dans un cadre serein et porteur.

Conditions de résidence et dossiers de candidature : **www.pqev.org** (dépôt des dossiers avant le 1er mai 2007).

Association Pour Que l'Esprit Vive
Tél. : 01 42 76 01 71

Bureau 2007

Pierre Schœndœrffer, membre de la section des Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel, occupe la présidence de l'Académie des Beaux-Arts. **Yves Millecamps**, membre de la section de Peinture, a été élu vice-président.

Exposition des Prix Pierre Cardin - Académie des Beaux-Arts

Chaque année, depuis 1993, notre confrère soutient les jeunes artistes distingués par l'ensemble des sections de l'Académie des Beaux-Arts à travers les Prix Pierre Cardin. Un engagement au service d'une passion. La première rétrospective réunissant l'ensemble des artistes plasticiens a eu lieu, du 12 au 23 décembre, à la galerie Evolution Pierre Cardin. Photo CmPezon

"J'aurais aimé être sculpteur, la vie en a décidé autrement. Passionné par l'art contemporain j'ai rencontré, collectionné, découvert de nouveaux talents en France et à l'Etranger.
Depuis la création de l'Espace Pierre Cardin en 1970, je n'ai cessé de présenter et soutenir de jeunes artistes comme Berrocal, Kosice, Villalba, Raynaud, Takis ; j'ai aussi permis à de jeunes compositeurs d'y jouer leurs œuvres.
Aujourd'hui, c'est dans un nouveau lieu que j'accueille cette exposition, à côté du centre Georges Pompidou, au cœur du quartier des grandes galeries : cette ancienne Poste est en effet un lieu idéal pour accueillir des expositions.
Après mon entrée à l'Institut de France, j'ai souhaité contribuer au soutien des jeunes artistes à travers cinq prix annuels dans chacune des disciplines des Beaux-Arts : peinture, sculpture, gravure, architecture, composition musicale.
Ces Prix s'adressent aux jeunes artistes car c'est la période charnière où une carrière se dessine dans la force et la fragilité. Les lauréats bénéficient de la reconnaissance de leurs aînés qui leur permettra de se faire connaître auprès du public, des galeries et des collectionneurs.
Depuis 1993, ce sont près de 65 artistes qui ont été récompensés. Je suis heureux de constater leur brillante évolution et d'admirer certaines de leurs œuvres dans des centres régionaux d'art contemporain ou dans certaines galeries parisiennes.
C'est aussi une façon de faire connaître au grand public l'action de mécénat que mène l'Académie des Beaux-Arts à travers les prestigieux Prix qu'elle décerne chaque année."

Pierre Cardin

Un reportage photographique sur la rétrospective est à découvrir sur www.academie-des-beaux-arts.fr

Galerie Evolution Pierre Cardin, 5, rue Saint-Merri 75004 Paris

pour qu'il ne puisse s'attarder un tant soit peu à cette discrète lenteur des choses, à ces bruits imperceptiblement donnés, à ces chants naturels qui exaltent ce présent. Il me semble qu'on ne comprendra la nature désormais que si l'on accepte de déplorer tout ce qui la déconsidère et la détruit insidieusement, dans une totale incompréhension à laquelle je ne saurais prendre part. Mais peut-être vivons-nous une époque d'inadmissible barbarie.

Malheur à l'homme qui à l'intuition ne se fie, qui choisit de se disperser et ne sait où trouver son lieu, et dont le regard ne s'éclaire à contempler le vaste horizon. – Mais plus malheureux celui qui n'attend rien de la fréquentation des bois, et ne sait y marcher, s'y glisser comme au cœur du temps. Le sens de la durée toujours lui échappera, et, fait plus grave, le sens de cette complexité naturelle des choses. Là est la vie, là le souvenir, là le projet (mot galvaudé) – là l'exacte appréciation des gestes, mesures de son corps, et là l'intensité de son sexe. De l'écorce à la feuille, de la racine à la cime, dans la lente crue de l'arbre. Les rais de la lumière lui indiqueraient l'heure, et la juste durée du jour. L'oubli du végétal procède d'une naïveté autant que d'une ignorance. J'imagine ainsi des retours dans la durée, inconcevables seulement à première vue, mais qu'un regard sur l'arbre aide à percevoir.

respectives, mais uni, tandis que le cèdre préfère
s'arracher un bras plutôt que de voisiner trop
familièrement, fût-ce avec un autre cèdre. Royal
et solitaire, tel il se veut. Le rapprochement se
remarque jusque dans la forme des troncs plus
ou moins verticaux, répondant par une courbe
adaptée à l'attraction exercée sur la cime par
la lumière. Enfin, je reste fasciné par le détail
des écorces, qui répond lui aussi à ce rythme
d'ensemble. Malgré la diversité de leurs essences,
les arbres
un tout
fin que les
puissants.

Dossier

L'objet technique, le paysage technique : tous endroits définis par des éléments provisoires, périssables, quasi abstraits – conçus dans le désordre d'esprits imprécis, voués seulement à l'utile, destinés au seul néant. Le paysage est plutôt une disposition d'éléments. Répartition des espaces. Et la Nature parfait le tout. C'est là toute la différence. Il est des villes au monde qui sont dissimulées dans la forêt, qui respirent avec la forêt, grâce à la forêt. Elles ne sont pas des nôtres.

La bibliophilie aujourd'hui

La bibliophilie est aussi vieille que les livres. Amoureux des beaux ouvrages, des reliures d'art, des livres illustrés de dessins ou de gravures, ont de tout temps parcouru les boutiques et marchés spécialisés, échangeant ou conservant jalousement les précieux objets de leur passion. A l'heure de l'encyclopédie électronique et de la disparition annoncée du livre, qu'en est-il de la bibliophilie ? Quel est aujourd'hui son public, que recherchent ses amateurs, quelle place singulière occupe-t-elle dans l'édition contemporaine ? Autant de questions abordées dans ce dossier, à travers la rencontre de bibliophiles, de marchands, et d'artistes qui s'adonnent à cette pratique singulière en connivence avec l'écrit.

Ci-dessus : Bref essai d'existence, *2006, sérigraphie découpée de Guy de Rougemont sur un texte de Dominique Le Buhan, Ed. Fata Morgana.* Photo CmPezon.

Les derniers alchimistes

Par* Gabriel de Broglie, *de l'Académie française, Chancelier de l'Institut de France, Président de la Société des bibliophiles françois.

Ci-contre : l'édition originale du Dictionnaire de l'Académie française, 1694, aux grandes armes de Madame de Montespan [qui avait quitté Versailles depuis plusieurs années. L'exemplaire lui fut probablement donné par Boileau. Il appartient à l'Académie française qui l'a déposé dans le bureau du Chancelier].
Photo Juliette Agnel.

On a dit que la bibliophilie était une religion. Elle a en effet ses grands prêtres, ses dévots, ses temples, ses commandements, ses péchés. Mais ce n'est qu'une métaphore que l'on peut filer à l'envi. Ainsi, moins il y a de fidèles, plus il y a de connaisseurs de peinture religieuse. De même, moins les gens lisent, plus nombreux sont les amateurs qui aiment et recherchent les livres. Le paradoxe ne date pas d'aujourd'hui. Il a toujours existé une attirance particulière pour les beaux livres comme pour les pierres précieuses. Ce n'est pas un phénomène de mode, ni un mouvement de masse, ni une question de luxe, ni une quête de jouissance. Il s'agit plutôt d'une tradition secrète et sérieuse, transmise par les esprits d'un certain type. Elle a tendance à s'étendre largement aujourd'hui, et donc à s'éloigner de ses origines. Il est plus facile de dire ce que cette tradition n'est pas et comment elle se déforme, que de montrer en quoi elle consiste exactement.

Il faut d'abord tracer les frontières. Tout lecteur n'est pas bibliophile. Par quel transfert d'amour passe-t-on de l'un à l'autre ? Tout écrivain n'est pas bibliophile, peu s'en faut. Certains le sont passionnément, d'autres à leur insu, beaucoup n'ont pas été touchés par la grâce. On devrait d'ailleurs s'interroger sur les rapports entre bibliophilie et littérature. L'opinion bibliophilique aurait souvent avantage à s'inspirer de la critique littéraire, c'est-à-dire à relire les chefs-d'œuvre au lieu de se contenter de jugements de réputation.

Le bureau de Gabriel de Broglie, à l'Institut de France. *Photo Juliette Agnel.*

On a souvent opposé bibliophilie et bibliomanie. Nos devanciers étaient très sévères et ils ont eu raison de condamner la boulimie, l'accumulation d'incomplets, de dépareillés. Notre époque est moins exigeante à mesure que les livres anciens disparaissent et que la curiosité s'étend. N'est-ce pas d'ailleurs la même passion qui anime l'entasseur et l'amateur ? Et qui n'a jamais péché ?

> *“ Bien des bibliothèques se sont constituées avec patience et passion, sans grands moyens.”*

Il faudrait aussi distinguer la bibliophilie de la passion de la collection. On connaît des collectionneurs qui ne recherchent que les livres publiés une certaine année, ou imprimés sur papier de couleur ou numérotés du n°1. C'est toute la différence entre une collection et une bibliothèque qui est une création personnelle, toujours révélatrice de la personnalité de son auteur. Mais il faut aussitôt ajouter que c'est précisément le goût actuel de la collection qui a si largement répandu la bibliophilie.

La bibliophilie est-elle un apanage de la richesse ? Dans sa forme la plus haute, c'est indéniable. Le pouvoir, le prestige, la possession, la spéculation ont toujours amené à rechercher les livres rares, mais d'autres voies conduisent aux livres, l'érudition, la recherche, la découverte personnelle. Bien des bibliothèques se sont constituées avec patience et passion, sans grands moyens. Et la richesse n'exclue pas l'avarice, ni les folles dépenses.

Après les frontières, il faut camper les personnages. Nombre d'écrivains s'y sont employés avec verve. Qui ne se souvient du marchand d'estampes sous les arcades de l'Institut, du bouquineur sur les quais, du collectionneur encombré, du libraire, de l'expert, du curieux, du dilettante ? L'archétype reste évidemment le grand amateur, fortuné, érudit, sûr de son goût, cultivant sa passion dans le secret de son cabinet, à l'abri des tracas. Entre tous ces types, il a existé une hiérarchie naturelle qui tend aujourd'hui à se resserrer autour de quelques caractères communs : une curiosité toujours en éveil, la rapidité du coup d'œil et de la décision, un individualisme foncier dans la démarche, dans la chasse des livres, dans les choix d'acquisition, des motivations toujours complexes et croisées qui vont de la science à la documentation et de l'esthétique au calcul économique.

Dans cette galerie de types qui se confondent, il subsiste quelques clivages. L'âge d'abord. On ne naît pas bibliophile et l'on n'apprend pas la bibliophilie. Elle s'épanouit avec la maturité grâce à l'étude des catalogues et la fréquentation des libraires. Nodier a dit, je crois, qu'elle était “le harem des vieillards”.

Le sexe introduit un autre clivage. Les hommes sont plus nombreux bibliophiles que les femmes, sans doute parce qu'ils se livrent davantage à l'instinct de collection et parce qu'ils sont portés à l'affirmation de soi qui est la raison d'être de toute bibliothèque. Mais si, dans le passé, les femmes manifestaient une certaine tiédeur à l'égard, non de la lecture, mais de la traque des livres, leur retard, je le sens, est en train de se réduire. La richesse introduit entre les bibliophiles une ségrégation qui de nos jours devient une fracture à cause du coût des grands livres. Mais les bibliophiles moins fortunés se résignent assez bien à ne plus jamais acquérir de grands livres, comme un amateur de peinture de grands tableaux. Le niveau de culture et le rang social distinguent moins qu'autrefois les bibliophiles parce que la passion qui est leur lot commun est la chose du monde la mieux partagée. Il subsiste une ligne de partage profonde parce qu'elle est fonctionnelle, mais qui n'exclut pas les excellentes relations, c'est le partage entre les amateurs et les professionnels, parce que le désir de livres n'est pas de même nature chez les uns et les autres.

> *“ Le bibliophile cherche aussi à s'évader du temps. Non à le maîtriser mais à s'échapper dans l'intemporel*

Si l'on veut mieux saisir ce qui conduit un homme à la bibliophilie, il faut en dévoiler les ressorts. Le premier est une forme assez élaborée de plaisir qui unit l'esprit, la mémoire, l'émotion, puis le plaisir des yeux, de l'illustration, de la typographie, de la reliure, le plaisir du toucher, de la possession. Si la bibliophilie n'est pas l'un des beaux-arts, elle offre de multiples et très agréables sensations d'art. Nombreux sont les bibliophiles qui s'en tiennent à cette jouissance et ne cherchent pas à la dépasser. Mais le livre n'est pas seulement un objet d'art, ni un bibelot, ni une porcelaine ni même un morceau de musique. Il faut donc aller plus loin.

Les livres rassurent. Ce bienfait est ressenti par ceux qui lisent comme par ceux qui écrivent. La plupart des écrivains ont avoué que la présence, la proximité, le décor des livres, de leurs livres, leur apportaient confort, chaleur et sécurité. Ce qui est bienfaisant pour les uns devient facilement pathologique chez les bibliomanes.

Sagement pratiquée, la bibliophilie offre un moyen de lutter contre l'oubli, un rempart contre l'insécurité. Le bibliophile s'enferme pour se protéger des malheurs du monde. L'accumulation de livres est un remède contre l'angoisse.

Le bibliophile cherche aussi à s'évader du temps. Non à le maîtriser mais à s'échapper dans l'intemporel. Il se veut familier des auteurs anciens, cherche toujours à remonter à la naissance de la pensée, à la condition initiale de l'œuvre. Le culte de l'originale est une façon de traverser le temps.

Mais le ressort le plus puissant est celui qui conduit à la bibliophilie la plus haute. Cette passion exclusive, cette quête exigeante, cette délectation rare élèvent les meilleurs au commerce des grands esprits, des génies immortels que la renommée range parmi les dieux. Le bibliophile cherche à saisir l'instant de la création, s'y abreuve, veut s'approprier les sources de la connaissance, pénétrer dans l'empyrée. Seraient-ils les derniers alchimistes ? u

Le livre illustré contemporain (appellation contrôlée du XXe siècle)

L'illustration, c'est s'illustrer soi-même

Par* Trémois, *membre de la section de Gravure

Qu'est-ce qu'une "approche" de la bibliophilie contemporaine ? Qu'est-ce que ça signifie ? Les gravures rupestres de ce grand livre d'images ouvert qu'est Lascaux, étaient-elles contemporaines ? Elles sont également contemporaines aujourd'hui ! Les illustrations de Matisse, de Picasso... sont-elles contemporaines ?

La "bibliophilie contemporaine" dites-vous. Rien que le terme "bibliophile" est-il contemporain ?

Ce terme "bibliophile" est agaçant et prétentieux pour définir le livre d'artiste, celui qui nous occupe. Voici quelques signes (on ne parle plus en lettres) pour éclaircir un aussi vaste sujet, qui n'est même pas brûlant, puisque déjà consumé.

Bibliophile, bibliomaniaque, bibliophage, bibliopathe, incunable, antiphonaire aux chants ornementés, curiosa... termes étranges souvent inconnus du public.

Des ouvrages très grands, très chers, très lourds, que personne ne regarde, qu'on ne sait où mettre, des textes qu'on ne lit plus... trop longs à lire !

La vitesse, signe de notre temps, exclut cette concentration de talents : auteur, artiste, imprimeur, typographe, relieur, éditeur avec le risque financier. Se plier à des contraintes, à des alignements de techniques définies par un artisanat séculaire complexe, et nécessitant des centaines d'heures de travail de bénédictin. Faire un livre illustré, c'est la NASA, aussi compliqué que d'aller dans la lune !

Ces fameuses éditions étaient imprimées parfois par l'Imprimerie nationale, à la main, poinçon par poinçon, des poinçons historiques comme le Garamond, le Grandjean, le Didot... Les cuivres étaient superbement tirés, entre autres par le célèbre Atelier Lacourière-Frélaut, planche par planche sur des papiers pur chiffon à la cuve, spécialement créés avec filigranes par des moulins à papier, des papiers venant parfois de l'Imprimerie Impériale du Japon, etc. Actuellement, imaginons le point de vue financier !

Les relieurs prenaient souvent plus d'une année pour "habiller" l'exemplaire. Quant à l'artiste, celui-ci passait un temps très important à graver de nombreuses planches, avec parfois l'angoisse de ruiner l'éditeur et lui-même.

> *« Faire un livre illustré, c'est la NASA, aussi compliqué que d'aller dans la lune !"*

Je ne vais pas décrire la fabrication si complexe et lente de telles éditions, les spécialistes savants, les sociologues et les critiques d'art contemporain le feront mieux que moi.

"Si quelqu'un a quelque chose à dire, qu'il se lève et qu'il se taise." (Karl Kraus)

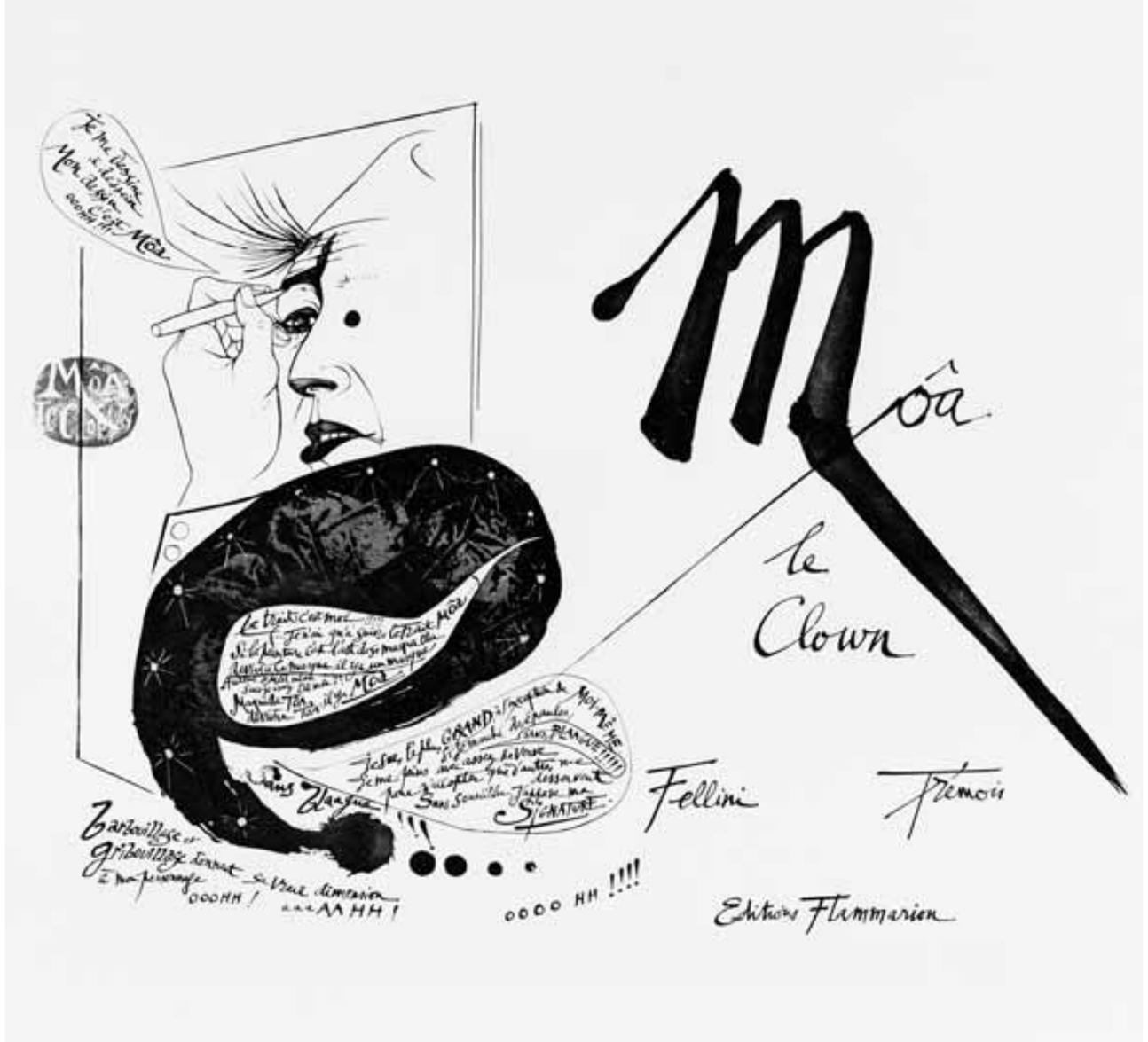
Mais j'ai une passion pour ce que l'on nommait le "Grand Livre Illustré contemporain", ayant gravé une trentaine de ces éditions. Trémois Ego-ïssimus !

Soyons simples : les Grands Illustrés, ce sont des images gravées, accolées au texte d'un auteur souvent illustre, ça chatouille l'orgueil de l'artiste ! Aux XVe et XVIe siècle, les gravures sur bois d'un livre servaient parfois à décorer un autre livre, et tel artiste n'avait pas même lu l'auteur qu'il illustrait.

Alors parfois, je demandais, à des auteurs que j'admirais, d'écrire un texte sur un thème me convenant. Ainsi Jean Rostand écrivit pour moi un *Bestiaire d'amour* sur les accouplements sexuels des animaux et principalement des insectes. Premier livre dit de "luxe", à traiter de ce thème si particulier. Une autre fois, ce fut un texte sur la biologie et l'amour, *Les limites de l'humain*. Des éditeurs, Gallimard ou Flammarion, demandaient ma collaboration pour des auteurs-maison, qui étaient contemporains : Claudel, Montherlant, Tournier, Jouhandeau, Jean Rostand, Giono etc. Il eut été plus confortable, plus rassurant pour l'éditeur et l'artiste – en regard des risques financiers – de choisir un texte parmi les auteurs anciens plutôt que contemporains.

Parfois, évitant certaines contraintes, je calligraphiais entièrement le texte, comme dans le livre réalisé avec Fellini *Môa le clown*, sorte de BD de luxe avec bulles, le clown ayant son propre langage onomatopéique. Je m'identifiais au Clown Blanc, car il pratique l'art de l'illusion, celui des artistes.

Ces grands livres illustrés devenaient si recherchés, qu'un jour Montherlant – toujours un peu râleur – me disait qu'un critique écrivait de son récent livre *Pasiphae*, le "*Pasiphae* de Matisse". Il rectifiait "l'illustration par Matisse du *Pasiphae* de Montherlant."



De même on dit le "Buffon de Picasso" et non "l'*Histoire Naturelle* de Buffon" illustrée par Picasso.

Parfois, mon choix se portait sur la dernière œuvre d'un écrivain, avant sa parution en édition courante, avec le risque des tirs ciblés de la critique. Par exemple, Montherlant me soumettait ses manuscrits de ses dernières pièces de théâtre *Le Cardinal d'Espagne* (titré par les méchants "*Le Gardenal d'Espagne*") et *La Guerre Civile*, et cela avant même la parution chez Gallimard. Imaginons que ces pièces fassent un "bide" au théâtre !

En 1975, j'utilisais les poinçons du fameux Cabinet de l'Imprimerie nationale, car je souhaitais rendre hommage aux savants et aux artistes qui ont étudié ces caractères, et concilier les deux règnes calligraphique et graphique. Ce fut le prétexte à un *Bestiaire Solaire*. Un pèlerinage aux sources des alphabets primordiaux était indiqué. Et c'est ainsi que les textes accompagnant les animaux choisis, furent imprimés avec des caractères arabe, copte, éthiopien, grec, hébreu, ninivite, phénicien, syriaque, tibétain et runique.

En peinture, un tableau réalisé rapidement, immédiatement exposé, acquiert soit en galerie, soit sur Internet, une valeur souvent importante ; qu'est-ce, en regard, que la bibliophilie toute faite de lenteur et qui ne correspond pas à cette contemporanéité ? De pauvres tirages à 100 voire 150 exemplaires dits de "luxe", réservés aux soi-disant riches ou à des maniaques magnifiques.

Le XXe siècle nous a donné des œuvres magistrales réalisées par des artistes tels Matisse, Picasso, Rouault, Segonzac, Miro, Derain etc., édités par les Vollard, Skira, Tériade et bien d'autres, et le XXIe nous réserve encore quelques belles et rares éditions, grâce à des éditeurs passionnés comme Michèle Broutta qui a consacré une partie de son existence à promouvoir le livre illustré contemporain.

Mais à l'époque actuelle, nous en sommes aux livres jetables, livres de poche, papiers recyclés, couvertures plastiques, tirés à des milliers d'exemplaires pour des milliers de lecteurs, et ces livres sont bien contemporains. u

Ci-dessus : Môa le clown, *1985, page de titre, Fellini - Trémois .* Photo D.R.

Petit aperçu de Bibliographie Photographique

***Par* Lucien Clergue,**
membre de la section de Photographie

L'illustration photographique a mis longtemps a être admise en bibliophilie, et c'est surtout au XXe siècle que l'on trouve des éditions devenues mythiques soit par l'auteur du texte, soit par le photographe, dont le champion reste Man Ray, dont on peut citer entre autres :

Jean Cocteau, *L'Ange Heurtebise*, une photographie tirée en héliogravure, éditions Stock Paris I925, édition limitée à 300 ex. ; Paul Eluard, *Facile*, I2 planches en héliogravure de photographies de Nush Eluard, éditions GLM Paris 1935, existent 5 ex. HC sur japon impérial ; André Breton, *L'Amour Fou*, 20 planches photographiques de Man Ray, Brassaï et Henri Cartier-Bresson, éditions Gallimard, Paris I937, existent 9 exemplaires de tête sur Japon ; Didier Desroches (pseudonyme de Paul Eluard), *Le Temps déborde*, II planches photographiques en héliogravure par Dora Maar et Man Ray, éditions Cahiers d'Art, Paris I947, limitée à 500 exemplaires.

Laure Albin-Guillot a réalisé de nombreuses éditions bibliophiliques parmi lesquelles on peut citer : Henri de Montherlant, *La Déesse Cypris*, I2 photographies gravées sur cuivre, éditions Henri Colas, Paris, I946, limitée à 250 ex. ; Louise-Edmée Chevallier, suite d'illustrations pour *Le grand Meaulnes*, mise en scène et photographies de Laure Albin-Guillot, I7 planches en héliogravure, éditions H.Colas, Paris, sans date vers 1947 ; Jean Cocteau, *L'éternel retour* (film), 21 planches photographiques, éditions N.E.F. Paris I947, limité à 600 ex.

Citons encore d'Albert Camus *La Postérité du Soleil*, illustré de photographies d'Henriette Grindat, éditions de l'Aire, Lausanne I965, limitée à 100 ex. avec une préface de René Char ; une rareté : 45 photographies (originales) d'Yves Rigoir, présentées par le poète Max Philippe Delavouët, *Objets sculptés par les bergers de Provence*, publié par les auteurs à Grans en I965, limité à 60 exemplaires.

Les éditions Fata Morgana ont publié plusieurs collections en différents formats où l'on retrouve à plusieurs reprises, Henri Cartier-Bresson illustrant son propre texte de portraits d'André Breton, un autre de Macé illustré de portraits d'André Pierre de Mandiargues (avec Martine Franck) ; Denise Colomb illustre Antonin Artaud, Edouard Boubat illustre Dominique Preschez, Alechinsky illustre de ses propres photographies d'Asger Jorn son texte sur son ami... on peut ajouter mes propres publications chez Fata Morgana, de portraits de Picasso sur un texte de J.M. Magnan, ou ma *Grande Récréation* sur mon propre texte, ou encore l'hommage que nous rendîmes ensemble à PAB sur un texte posthume (*Dans un Désert*). On peut citer, également, les éditions "Le Renard Pâle" à Fontaine de Vaucluse qui publie de petites plaquettes, à tirages très limités, illustrées de photographies sur des poèmes de Pétrarque, Alain Duault, Vialat, Kathy Cooper, Patricia Dupuy, et avec laquelle je collabore également.

La vogue des livres photographiques a fait entrer des éditions courantes en bibliophilie, tel le livre de Robert Franck *Les Américains*, publié par Delpire en I958 et qui atteint des prix très élevés en ventes publiques.

Divers procédés de reproductions ont été adoptés au fil des temps dont l'héliogravure, la photogliptie, la phototypie, l'offset, mais surtout les tirages argentiques originaux, qui restent les plus recherchés. u

En haut : L'Ange Heurtebise, *I925, Man Ray - Jean Cocteau, photographie tirée en héliogravure, éditions Stock, Paris.*

Penser avec ses mains

Par* Guy de Rougemont, *membre de la section de Peinture

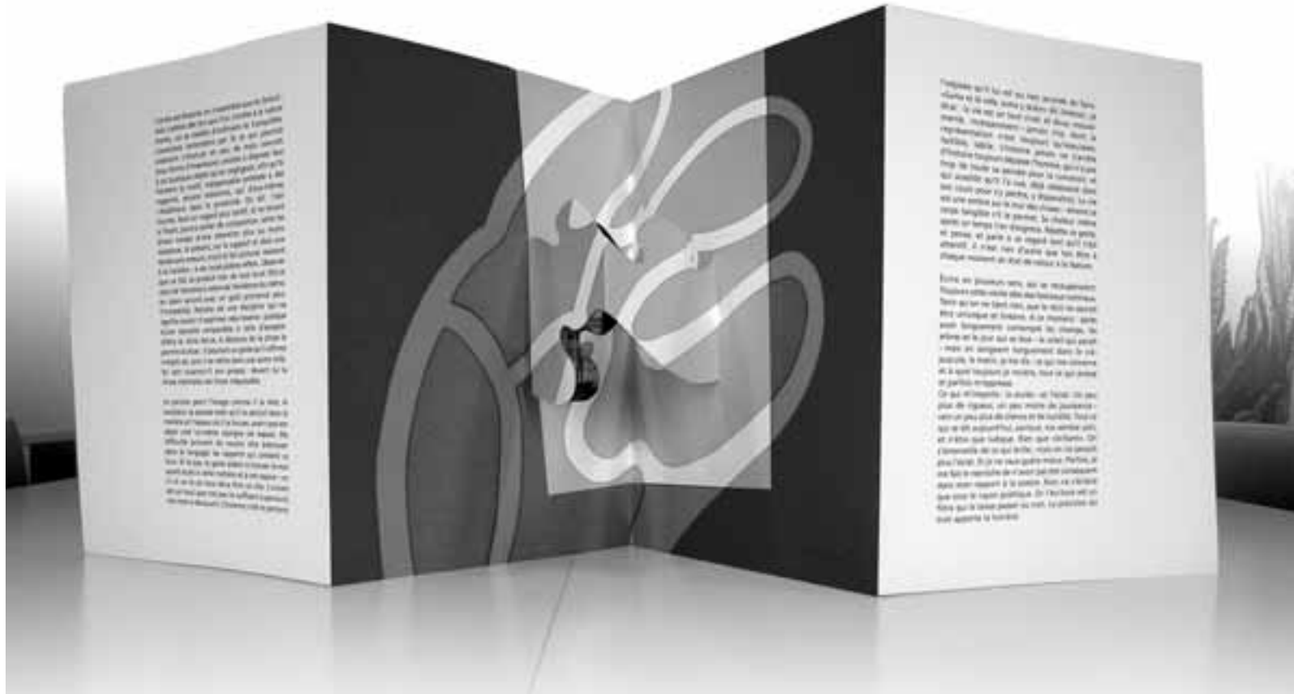
C'est toujours avec la complicité des auteurs, que j'ai orné, gravé, mis en couleurs, plié, découpé, pour accompagner leurs écrits.

La lithographie, la sérigraphie, l'eau-forte, le pochoir, l'aquarelle ont servi selon les cas, en fonction des possibilités des éditeurs.

Au fil du temps, et là, le temps est comme suspendu... des ouvrages dits de bibliophilie ont vu le jour, jour voilé de confidentialité sous lequel des mains délicates en tournent les pages pour satisfaire le regard attentif de l'initié.

A l'abri de la lumière, de l'humidité et de curiosités qui ne seraient qu'indiscrètes, ces raretés trouvent la respectueuse tranquillité qu'inspire le soin de l'éditeur à servir la beauté d'un texte et la pertinence de la présence du peintre.

Peintre de l'ampleur de la forme et de l'épanouissement de la couleur, j'ai lithographié en une seule couleur, le dernier poème de la vie d'un poète, dans un format qui tient dans le creux de la main. (1)



Sculpteur, j'ai dressé de grands cylindres polychromes dans des espaces publics, pour ensuite accompagner, selon un schéma répétitif multicolore, un long poème. (2)

Ayant eu à faire découper de l'acier pour composer des sculptures monumentales, j'ai découpé et plié des sérigraphies pour orner les méditations que m'avait confiées un poète. (3)

Rencontrer des poètes, trouver des correspondances aux déplacements de mes travaux de peintre-sculpteur, utiliser les ressources des métiers du livre, solliciter les éditeurs... voilà le lent cheminement d'un art, qui associe étroitement la pensée et la main.

J'aime cet aspect presque secret de mes activités, qui une fois exécuté est remis à l'éditeur, me revient un beau jour – on ne sait jamais quand, comme une surprise ! – sous la forme de quelques exemplaires d'un objet fini, qui excite la convoitise de ces singuliers amoureux de livres rares, dont je suis modestement. u

(1) Eloge de la nuit – *Napoléon Murat, Maeght éditeur, 1998.*
(2) La fille en gouache – *Alain Simon, Guy Chambelland éditeur, 1975.*
(3) Bref essai d'existence – *Dominique Le Buhan, Fata-Morgana, 2006.*

Ci-dessus : Bref essai d'existence, *2006, sérigraphie découpée de Guy de Rougemont sur un texte de Dominique Le Buhan, Ed. Fata Morgana.* Photo CmPezon.

Défense et illustration d'une "réserve" de livres précieux

Par* Christian Péligry, *Conservateur général et Directeur de la Bibliothèque Mazarine à l'Institut de France

Le livre est né avec l'apparition du "codex", qu'atteste déjà une épigramme célèbre de Martial, à la fin du premier siècle; le passage progressif du "volumen" au "codex" fut sans nul doute, aux confins de l'Antiquité et du haut Moyen Âge, une révolution aussi importante que la découverte de l'imprimerie. On estime à plus de 50 000 le nombre de manuscrits médiévaux conservés dans les bibliothèques publiques, en France, dont près de 3% se trouvent dans la seule Mazarine. A l'époque moderne, les bibliophiles, qu'ils fussent princes, prélats ou membres - surtout à partir du XVIIe siècle - de la grande robe parlementaire, se plaisaient à doter les ouvrages qu'ils possédaient de somptueuses livrées confectionnées par les plus habiles relieurs de leur temps ; les nombreuses reliures de différentes époques ainsi que les mentions de provenances repérées dans les collections de la bibliothèque Mazarine illustrent à merveille notre propos. Cependant le livre ne commença à devenir un véritable objet de collection et ne se mit à atteindre des cotes vraiment élevées qu'au début du règne de Louis XV, au moment où la vente Baluze - bibliothécaire de Colbert - sembla bouleverser les règles du marché traditionnel. Les ventes publiques se multiplièrent alors, facilitant la commercialisation du livre ancien, rare et curieux. Parallèlement se répandit la mode des "cabinets choisis" (entendons par là : de livres choisis), "nouveaux sanctuaires intimistes, écrit Jean Viardot, où l'honnête homme se fait collectionneur, s'entourant d'un choix de très peu de livres qu'il fait luxueusement établir" ; c'est au XVIIIe siècle surtout que se développèrent de telles pratiques bibliophiliques. Dès 1763, les amateurs exigeants disposaient d'un ouvrage de référence essentiel : la ***Bibliographie Instructive ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*** publiée par le libraire Guillaume-François Debure le Jeune. Quoi de surprenant, dans ces conditions, si ce dernier parvint à identifier pour la première fois la ***Bible*** de Gutenberg après avoir scruté l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine qui avait appartenu à Mazarin lui-même ? Les révolutionnaires, en supprimant les institutions de l'Ancien régime et en plaçant leurs biens "sous la main de la Nation", donnèrent naissance aux bibliothèques municipales : celles-ci eurent désormais la responsabilité de gérer des collections devenues, avec le temps, patrimoniales et au sein desquelles on vit émerger les trésors qui allaient former peu à peu, au XIXe siècle déjà, mais plus encore au XXe, ces jardins secrets aux essences rares que nous appelons aujourd'hui "Réserves". L'histoire du livre, l'histoire du goût et l'histoire des mentalités rejoignent ici le cours de l'Histoire.

"Ces jardins secrets aux essences rares que nous appelons aujourd'hui "Réserves"."

La Réserve de la bibliothèque Mazarine, dans sa conception, son organisation matérielle et son fonctionnement est relativement récente, même si les documents les plus remarquables (manuscrits, imprimés et reliures de grande valeur) faisaient depuis longtemps l'objet d'une attention particulière et furent mis en lieu sûr au cours des deux dernières guerres mondiales. Véritable bibliothèque au sein de la bibliothèque, située dans un espace clos, séparée du reste des collections mais vivant en symbiose avec elles, cette Réserve s'enorgueillit en outre de l'existence d'un "saint des saints" où, telles des reliques, les pièces les plus prestigieuses, dont les titres dorés à l'or fin luisent doucement dans la pénombre, semblent défier le temps, à l'abri de grilles protectrices. Afin de préserver l'intégrité de ces documents, on en a délibérément restreint les conditions d'accès, et leur consultation, dûment justifiée, doit demeurer plutôt exceptionnelle. Les quelque dix-huit mille ouvrages dont se compose la Réserve se répartissent en une série de fonds juxtaposés, qui possèdent chacun leur individualité : les manuscrits, au nombre de 4.640, proviennent pour la grande majorité d'entre eux des confiscations révolutionnaires : 1.400 sont des manuscrits médiévaux, tous microfilmés aujourd'hui ; leurs enluminures, numérisées depuis plusieurs années, enrichissent la base Liber floridus, que l'on peut consulter ***urbi et orbi*** sur Internet (1).

Parmi les plus spectaculaires, citons un texte de Cassiodore copié sans doute dans le diocèse de Modène, à Nonantola, vers la fin du IXe siècle, quelques ouvrages liturgiques, dont les ***Heures de Charles de France*** (vers 1465-1469) et le ***Bréviaire du Mont Cassin*** (vers 1100), ou encore les ***Antiquités juives*** de Flavius Josèphe enluminées par trois artistes différents à la demande du cardinal Georges d'Amboise, pour son château de Gaillon, au début du XVIe siècle. Les incunables dépassent les 2 000 entités ; on y remarque une vingtaine d'exemplaires rarissimes sinon uniques, telle cette ***Vie de saint Jacques*** imprimée à Paris vers 1493. Les mazarinades, auxquelles le ministre du jeune Louis XIV s'intéressait beaucoup de son vivant, bien qu'elles lui fussent presque toujours hostiles, constituent à coup sûr aujourd'hui un des fonds emblématiques de la Réserve, avec plus de 5 000 pièces. Si l'on ajoute à ces trésors une centaine de monuments typographiques sortis des presses de l'Imprimerie royale et reliés en maroquin rouge aux armes du roi, une imposante cohorte d'ouvrages portant les armes de Mazarin, une collection de quelque 800 volumes donnée en 1955 par Paul Faralicq et son épouse, où abondent les reliures du XIXe siècle signées par les meilleurs artisans de l'époque, de Simier à Marius Michel, enfin si l'on veut bien prendre en compte plusieurs milliers de livres retirés progressivement du fonds général au cours des dernières décennies, en raison de leur beauté, de leur rareté, de leur préciosité, de leur fragilité, eu égard notamment au caractère exceptionnel de leur illustration ou de leur reliure, on aura une idée au moins approximative des joyaux contenus dans le coffre-fort de la bibliothèque Mazarine ! Mais en continuant d'attribuer un statut de Réserve à des ouvrages qui méritent un respect et des soins particuliers, nous ne plaidons pas pour autant en faveur d'un traitement des livres précieux qui les rendrait quasiment inaccessibles aux chercheurs : car si nous sommes comptables de cet héritage culturel devant la postérité, nous le sommes aussi devant la communauté scientifique d'aujourd'hui ; nous devons faciliter l'étude et la recherche, donner une plus-value à ce patrimoine, lui insuffler un peu de vie en allant au-devant de tous ceux qui nous aident à avoir l'intelligence du livre, considéré non pas comme un simple objet de conservation mais comme une source inépuisable de savoir. u

Bible polyglotte, 1645, imprimée sous les auspices du cardinal Mazarin ; frontispice gravé par Gilles Rousselet d'après Sébastien Bourdon.
Photo D.R.

(1) : http://liberfloridus.cines.fr

La bibliophilie ou la quête des exemplaires

Par* Jean-Baptiste de Proyart, *expert en livres et manuscrits

Le mot de "bibliophile" doit se prendre avec des pincettes. Il est né autour de 1740 à l'occasion de la vente des livres du comte d'Hoym (Paris, 1738). Il est ensuite devenu d'usage courant à l'âge romantique sous l'influence de Charles Nodier. Au XIXe siècle et au début du XXe siècle, son sens s'est malheureusement en partie déformé pour désigner, en un sens étriqué, ceux qui n'aiment *que* les livres à l'exclusion de toute autre chose imitant par là, comme le soulignait déjà le romancier autrichien Hermann Broch, ceux qui pratiquent "l'art pour l'art" ou qui proclament que "les affaires sont les affaires".

Premier point : à "bibliophile", j'ai toujours préféré l'anglais *bookman* – l'homme des livres – en ce qu'il fait penser à un homme des bois. Le *bookman* ne peut pas se passer de ces petits objets à feuilles blanches. Il en a besoin, comme il a besoin de lire et de vivre dans la culture et le monde de l'esprit. Le collectionneur de livres doit avoir été et doit demeurer un affamé de lecture.

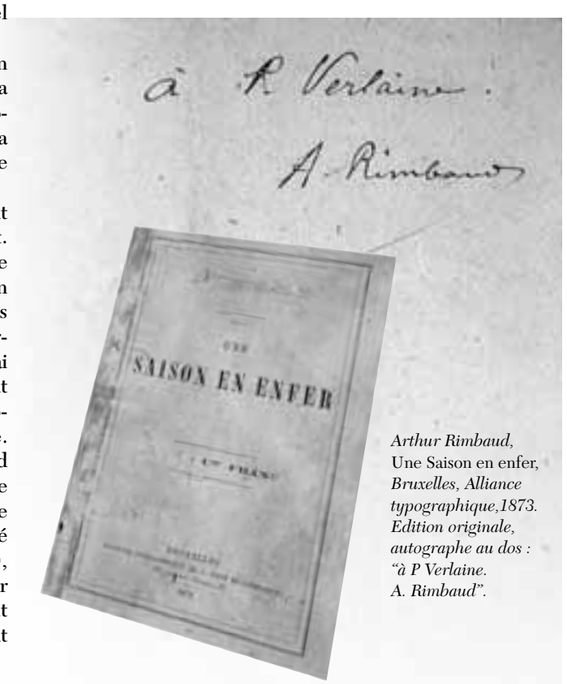
Second point : le livre ou les manuscrits ne doivent surtout pas et ne peuvent pas être une fin en soi. Dans leur processus de création interviennent à la fois la littérature, la science, la technique ou la philosophie, la peinture pour l'illustration et les miniatures, ou encore les arts décoratifs dans les décors des reliures. Il faut connaître les arts pour comprendre les livres ; le monde du livre est un monde ouvert dans lequel chaque collectionneur s'épanouit à sa manière.

Mais, au fondement de la collection de livres, il y a un passage à l'abstraction. Je me souviens d'avoir entendu il y a plusieurs années le libraire français Pierre Berès et son homologue italien maintenant disparu Carlo-Alberto Chiesa disserter avec humour sur ce fait que la collection de livre était une *cosa mentale*.

Le livre, d'objet d'usage destiné à la simple lecture, devient objet de collection, ou disons le clairement : objet d'art. Certains ont souvent dénié aux livres rares et précieux le statut d'œuvre d'art sous prétexte que le livre est à l'origine un multiple. C'est oublier que le multiple se cache parfois dans l'œuvre des peintres et que le goût tend justement à rechercher ce qui dans l'œuvre totale d'un peintre est personnel. J'ai toujours été frappé par les belles formules d'Hannah Arendt lorsqu'elle situe la place de l'œuvre d'art dans son anthropologie inspirée de la grande phénoménologie allemande. L'œuvre d'art garantit la permanence du monde, elle le rend vivable et donne à l'homme si mortel une patrie – cette terre – immortelle – et non pas éternelle. Les œuvres d'art sont à ce titre les objets les plus réels de notre monde. Elles ont quitté la vie et son usure (pour les livres il s'agira de la lecture), quitté la sphère du besoin (celle du *bookman*) pour entrer dans celle de la permanence : "leur beauté transcende tout besoin" (*La Crise de la culture*). Et à chaque fois qu'Arendt traite de l'œuvre d'art, dans sa langue si précise, elle n'oublie jamais le livre : "livres, tableaux, statues, partitions" se retrouvent sous d'autres vocables équivalent lorsqu'elle évoque "l'écriture, la peinture, le modelage ou la composition" (*Condition de l'homme moderne*).

Si les livres et les manuscrits peuvent à coup sûr être considérés comme des œuvres d'art, se pose alors la question de leur jugement. Qu'est-ce qui nous fait dire que certains sont plus beaux que d'autres ? Intervient alors cette notion clé que tout collectionneur de livres doit maîtriser, celle d'exemplaire. Elle est née au XVIIIe siècle, point de départ glorieux du marché du livre. Un exemplaire est tout simplement un livre bien né, on parle d'ailleurs toujours de "belle condition" comme on parlait à l'époque d'un homme de condition. L'exemplaire, comme le héros, est parfait : "la norme selon laquelle on juge de l'excellence d'un objet n'est jamais l'utilité uniquement, comme si une table laide jouait le même rôle qu'une table élégante" (*Condition de l'homme moderne*). C'est là que la morale rejoint l'esthétique grâce à la faculté de juger. Pour juger des exemplaires, il faut posséder un savoir qui dans le cas des livres et des manuscrits est particulièrement technique : maîtrise des grandes provenances, bibliographie, etc. C'est un savoir aride – comme tous les savoirs – mais heureusement partagé par une communauté très internationale qui regroupe depuis plusieurs siècles collectionneurs, libraires, experts et conservateurs du monde entier. Elle a ses rites, ses lieux de passage, ses associations, sa mémoire. Collectionner les livres et les manuscrits, c'est donc partir à la chasse aux exemplaires pour rassembler ces précieux objets qui sont les témoins de la vie de l'esprit et dont la matérialité garantit la permanence de notre monde et de sa culture : à Venise, la Bibliotheca Marciana, fondée par le cardinal Bessarion et construite par Sansovino, fait face, sur la place Saint Marc, au palais de Doges. u

> *"Le livre, d'objet d'usage destiné à la simple lecture, devient objet de collection, ou disons le clairement : objet d'art."*



Arthur Rimbaud, Une Saison en enfer, *Bruxelles, Alliance typographique,1873. Edition originale, autographe au dos : "à P Verlaine. A. Rimbaud".*

Les états généraux du beau livre à l'aube du XXIe siècle

Par* Catherine Aubry, *bibliophilie du XXe siècle

De tout temps, les hommes ont voulu laisser des traces de leur savoir, de la beauté, de leurs croyances. L'aube du XXIe siècle est en continuité avec le passé. Ce qui change se sont les supports, la manière de s'exprimer graphiquement, l'art de construire un livre.

Nous sommes au seuil d'une ère techniquement nouvelle avec cinq siècles de typographie derrière nous et une effervescence pour les nouvelles techniques d'impression, de reproduction, ce qui nous donne du pire (bien souvent) et du meilleur (quelquefois).

La bibliophilie, le beau livre, traverse une crise à l'heure actuelle, non dans le sens de la qualité, mais dans le nombre de créations. La faute en est sûrement un manque d'argent pour les créateurs et la frilosité des collectionneurs ; la difficulté aussi, pour ces collectionneurs, de trouver un endroit où pouvoir regarder un ensemble d'ouvrages de qualité. La création reste à l'heure actuelle entre les mains des artistes qui réalisent bien souvent leurs livres eux-mêmes, malheureusement freinés par les moyens financiers. Lorsqu'un artiste a le sens de la création du livre, celà nous donne souvent une architecture et un résultat intéressants.

Le beau livre illustré reste encore un fleuron de la bibliophilie française. Quant à l'édition originale tirée sur beau papier, elle a de plus en plus tendance à disparaître. Très peu d'éditeurs ont encore la volonté et le courage de faire un tirage de ce genre.

Il faut aussi saluer la "petite édition" qui depuis plusieurs années a fait des efforts considérables, a été inventive. Beaucoup ont mené un travail sérieux et ont contribué notamment à maintenir une typographie de qualité mêlée de fantaisie.

Ne trouvant pas d'éditeur, beaucoup d'artistes, avec la collaboration des auteurs, ont créé eux-mêmes leurs propres livres, enluminés à la main, avec des constructions souvent curieuses, des matériaux intéressants. Tirés certes à un ou très petit nombre, ces livres seront les incunables d'une ère nouvelle.

> *"Lorsqu'un artiste a le sens de la création du livre, cela nous donne souvent une architecture et un résultat intéressants."*

Quant à la création avec les nouvelles techniques, nous en sommes encore à l'aube ; celles-ci sont la plupart du temps mal maîtrisées et ceux qui les utilisent, même avec une bonne connaissance, ont souvent une méconnaissance de la mise en page, des caractères d'imprimerie, ou même tout simplement de certaines règles dans l'art de construire un livre.

La nouvelle génération de jeunes bibliophiles, il y en a ! ne s'y trompe pas ; ils sont très attentifs à la qualité aussi bien architecturale, que littéraire et artistique des livres – ces beaux livres qui sont peu connus mais qui, dans quelques années, seront recherchés. Photos Juliette Agnel u

Librairie "Lettres et Images", 58, galerie Vivienne, Paris 2e
01 42 86 88 18

A Paris 15e, un marché centré sur le Livre depuis ses origines

Par* Olivier Coudert, *délégué général de la Maison de la Bibliophilie et du Marché Georges Brassens

Le Marché du Livre ancien et d'occasion créé en 1987 regroupe chaque fin de semaine une soixantaine de libraires proposant à la vente des ouvrages anciens ou d'occasion.
Dès 6 heures le samedi matin, les libraires venant de Paris, des régions ou de Belgique s'installent sous les halles Baltard dans le Parc Georges Brassens.
Marchands parisiens, collectionneurs ou simples lecteurs se pressent aux étals des bouquinistes. L'organisation ne contraint à aucune régularité des "déballages" ; aussi certains sont appelés "permanents" puisqu'ils font commerce du livre exclusivement sur ce site, d'autres s'installent occasionnellement, exerçant parfois loin de Paris durant la semaine.
Le bilan culturel de ce Marché est important puisque l'action menée est centrée sur le livre depuis ses origines, avec tout ce que cela implique quant à la défense d'un patrimoine qui concerne toutes les activités de l'esprit, ainsi que certaines relevant des métiers d'art : imprimerie, reliure, gravure, etc.
Le calendrier 2007 prévoit une série de manifestations : des journées Beaux-Arts, un week-end Histoire les 10 et 11 mars avec une exposition sur la guerre d'Espagne, et une exposition sur Hervé Guibert, photographe et écrivain, les 12 et 13 mai, avec la participation de la galerie Agathe Gaillard.
L'association dispose d'un local qui héberge la Maison de la Bibliophilie, au 51 rue Santos-Dumont, qui offre un espace de documentation bibliographique avec les plus importants ouvrages de référence et des ouvrages spécialisés sur l'histoire et le commerce du livre. Y sont proposés des ateliers d'écriture et un cycle de cinq conférences intitulé "Initiation aux livres anciens". u

Pour connaître le calendrier des manifestations il convient de consulter le site : ***www.gippe.org***
Pour nous contacter : ***gippe@wanadoo.fr***

Le Scribe debout

Par* Antoine Coron, *Directeur de la réserve des livres rares à la Bibliothèque Nationale de France

Jean Cortot, l'Alexandrin, confond naturellement Musée et Bibliothèque. On l'imagine volontiers dans la ville des Ptolémée, pensionnaire de l'un et habitué de l'autre, aussi habile calligraphe que critique, autant lecteur qu'écrivain. Est-il peintre aussi ? La question se pose depuis qu'il fait sur ses toiles la part si belle aux textes. D'abord, ce furent des "écritures" incompréhensibles, illisibles. On pouvait les reconnaître comme orientales ou latines, mais sans aller beaucoup plus loin dans la lecture de leur pur graphisme. Les lettres sont apparues ensuite, puis les mots parmi elles, enfin les phrases à déchiffrer. C'était il y a vingt ans. L'œuvre de Jean Cortot venait de basculer. Les livres progressivement allaient apparaître.

Les peintres du livre illustrent, c'est-à-dire accompagnent d'images un texte ou ce qui en fait fonction. Jean Cortot, tant qu'il était peintre n'illustra presque pas, mais quand vint le temps des mots, les livres lui ouvrirent leurs pages. Ses toiles qui d'abord avaient accueilli des bribes, puis quelques citations d'auteurs amis ou aimés, s'emplirent aussi de poèmes entiers. C'était il y a dix ans. Les hommages (à Louise Labé, à William Blake, à Yeats), disposés en série de tableaux, se dressèrent alors pour saluer des poètes plus contemporains, ses compagnons de longue date (Frènaud, Tardieu, Guillevic, Scheler), d'autres amis plus récents, des admirations anciennes et des classiques lus et relus, retenus par cœur. Ces "tableaux dédiés", imposants collages, la Réserve de la Bibliothèque nationale les accueillit quelque temps parmi ses livres. C'était il y a cinq ans. Ils formaient là autant de petites bibliothèques planes, anthologies ou centons pour lesquels les termes d'éloges, de tombeaux, d'hommages et d'apologies, alternativement employés aux titres, disaient bien la part d'éloquence muette dont ils étaient chargés.

Les livres de Jean Cortot viennent en parallèle à cette "rhétorique de citations", leur fonction est complémentaire. Ils ne se donnent pas à voir, pourtant leur forme nous retient. Ils ne célèbrent pas l'œuvre achevée d'un poète célèbre, mais produisent quelques pages nouvelles d'un auteur quelquefois méconnu – Jean Cortot par exemple. Ils ne relèvent pas d'une esthétique du tableau, mais égrènent tous les possibles du livre manuscrit ou imprimé. Dans l'un et l'autre cas pourtant, le même ressort est à l'ouvrage. On l'appellera épidictique.

Les Grecs n'avaient qu'un mot pour désigner à la fois l'exposition d'une œuvre et la lecture publique d'un texte, ils disaient : *epideixis*. L'épidictique est l'art de montrer. Son vaste champ fut d'abord accaparé par l'éloquence puis détourné par le talent des sophistes. Aux époques plus modernes l'image visuelle y devint prédominante, soit pour représenter le réel, soit pour interpréter le discours. Thomas d'Aquin n'a-t-il pas écrit que "l'homme ne peut rien comprendre sans image" - *sine phantasmate*... ? Jean Cortot, grand "imaginant" des textes qu'il déploie sous nos yeux, ne double pas ceux-ci d'illustrations, il suffit qu'il nous les montre retracés par son pinceau. C'est un peintre des mots. Pas un calligraphe mais un scribe debout devant sa toile ou penché sur la feuille, coloriste des fleurs de rhétorique, grand amateur d'octosyllabes, subtil analyste des poètes, collectionneur de phrases qu'il brode en recueils, zoologue de l'improbable, moraliste et dandy. Un homme du livre. u

> *"Les peintres du livre illustrent, c'est-à-dire accompagnent d'images un texte ou ce qui en fait fonction."*

Ci-dessus : Remugle, *Jean Cortot, Jean Michel Ribes, Ed. Adélie, 2005.* Photo D.R.

L'heure de Fragonard

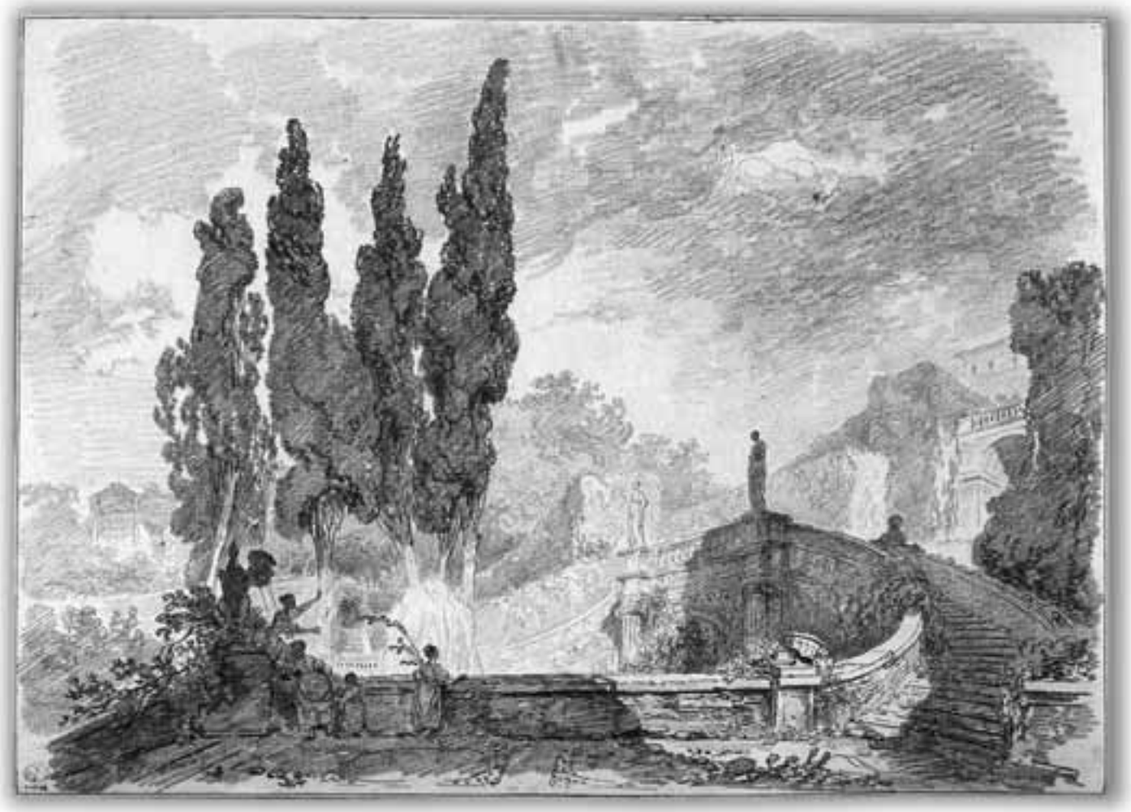
Par Pierre Rosenberg, *de l'Académie française, Président directeur honoraire du Musée du Louvre.*

"Jean-Honoré Fragonard... Dans les ventes publiques, lorsqu'on prononçait ces noms réunis, cela faisait pour qui voulait ainsi l'entendre "gens, honorez Fragonard", le fait est qu'on se découvrait, en disant bien haut : "Il le mérite bien !""
Lettre datée de 1847 de Théophile Fragonard, petit-fils du peintre, à Théophile Thoré.

La célébration du bicentenaire de la mort de Fragonard le 22 août 1806 "à 5 heures du matin... maison de Véry, restaurateur" (plus ou moins à l'emplacement actuel du restaurant le Grand Véfour au Palais-Royal à Paris) n'a pas donné lieu à de grandes festivités (qu'on songe à Cézanne !). Elles se limitent, à notre connaissance, outre une exposition à Grasse, ville natale du peintre en 1732, qui eut lieu en juillet 2006, à deux expositions, toutes deux organisées en 2006-2007 et toutes deux réalisées par d'éminents spécialistes de Fragonard : une première en Espagne, à Barcelone, confiée à Jean-Pierre Cuzin, la seconde au musée Jacquemart-André à Paris, dont la responsable scientifique est Marie-Anne Dupuy-Vachey (*Fragonard, peintre et conteur du XVIIIe siècle*). Elle m'avait assisté en 1987-1988 pour l'exposition Fragonard du Grand Palais de Paris et du Metropolitan Museum of Art de New York. J'ajouterai à cette liste l'inventaire des dessins et tableaux de Fragonard du musée et de la bibliothèque de Besançon, qui vient de paraître aux éditions des *Cinq Continents* et dont je publie ici une partie de l'introduction. Alors que des commémorations de toutes sortes fleurissent, on pourra s'étonner de ce silence qui concerne un des plus merveilleux peintres français du XVIIIe siècle et s'interroger sur ses raisons.

L'artiste a aimé peindre et dessiner des sujets lestes. Ces œuvres, par leur liberté "morale", ont incontestablement émoustillé nos (arrières) grands-parents. Choquent-elles encore aujourd'hui ou leur sel est-il passé de goût ? Sa manière de peindre, par la liberté de son pinceau, a séduit les défenseurs de l'impressionnisme. Elle ne surprend plus guère. En d'autres mots, Fragonard est-il passé de mode ? D'une manière plus générale, le XVIIIe siècle français aurait-il perdu une partie de son attrait ? On constate, depuis quelques années, que mises à part certaines œuvres exceptionnelles, le meuble français du XVIIIe siècle, qui longtemps symbolisa un art de vivre et dont toute demeure new-yorkaise de qualité s'honorait de posséder quelques exemples d'illustre provenance, a perdu sa primauté, les nouveaux millionnaires américains lui préférant l'Art déco des années 30. Et ce qui s'avère vrai pour le mobilier l'est également – peut-être dans une moindre mesure – pour la peinture et le dessin. Changement de goût comme on en connaît régulièrement ? Notre XVIIIe ne fut pas toujours apprécié et il fallut attendre le milieu du XIXe siècle pour que, progressivement, il le redevînt.

L'étude de cette redécouverte, contrairement à ce que l'on croit trop souvent, reste à écrire. Elle implique une meilleure connaissance du monde des collectionneurs – qui à Londres, à la Wallace Collection, n'est pas surpris par l'absence d'œuvres de Chardin alors que Watteau et Boucher et même Fragonard (essentiellement par des œuvres tardives) sont magnifiquement représentés –, de l'évolution du marché de l'art, commerce et ventes publiques, de la place de certains marchands en France comme aux États-Unis, enfin du rôle qu'ont joué dans cette résurrection les historiens d'art – le seul nom des Goncourt en occulte, injustement, bien d'autres et non de moindre importance. La découverte du XVIIIe siècle s'est faite par étapes. Elle a privilégié certains artistes, certains sujets... La gloire des "vignettistes" avant 1914 fut considérable. Elle a décru, de même – hélas – que l'importance accordée au pastel. Au contraire, les esquisses, avant et surtout après la Seconde Guerre mondiale, ont eu leurs collectionneurs et les ont encore. Surtout sont aujourd'hui pris en compte des artistes que le XVIIIe siècle appréciait plus particulièrement et portait au pinacle. Une vision plus "objective" du XVIIIe siècle, de tous les genres, portrait, paysage, natures mortes, l'emporte aujourd'hui, une meilleure compréhension des institutions du temps et des règles qu'elles avaient su faire accepter.



Cette réhabilitation est-elle à son terme ? Certes non : il est parfaitement normal que chaque génération d'historiens d'art, de conservateurs, de marchands, de collectionneurs prenne le contrepied de celle qui l'a précédée et tente d'imposer de nouveaux artistes, fasse ses choix en fonction de ses goûts, de ses combats, de ses aspirations et de ses plaisirs, en fonction également de ce que l'on appelle par commodité la "modernité".

Revenons à notre question. Fragonard a-t-il cessé d'être à la mode ? Il ne choque plus guère, même s'il continue de provoquer un petit frisson érotique. Et en termes de liberté d'écriture, s'il surprend car on ne croyait pas le XVIIIe siècle (un certain XVIIIe siècle) capable d'accorder semblable primauté aux jeux du pinceau, il n'étonne plus. L'on comprend le goût de nos contemporains pour Caravage (qui aujourd'hui l'emporte, et non seulement en Italie, sur Rembrandt), pour Georges de La Tour, le Georges de La Tour des "nuits" comme celui des descriptions sans pitié de la réalité quotidienne. Mais Fragonard ? Que peut-il encore apporter ? Au risque de surprendre, j'avancerais que son heure est venue.

Violent, tragique, désespéré, inquiet, "engagé", provocant et provocateur, éprouvant, dérisoire, démesuré, cherchant à tout prix à choquer, à déstabiliser, l'art de notre temps, l'art qu'aiment nos contemporains – pourquoi le nier – et dans tous les pays, a fixé ses règles. Une esthétique de la dérision règne dont nous ne contestons nullement les mérites (et même, reconnaissons-le, la beauté). J'écris ces lignes à quelques encablures du Palazzo Grassi qui expose un choix d'œuvres de la collection Pinault. Au-delà de la diversité des aspirations des artistes, il y a certaines constantes auxquelles s'appliquent en partie les mots que nous avons employés plus haut.

> *"Il est la joie et je crois que de cette joie nous avons besoin aujourd'hui plus que jamais."*

Rien de cela qui évoque l'art de Fragonard. Il est la joie et je crois que de cette joie nous avons besoin aujourd'hui plus que jamais. Joie dans l'acte de peindre, joie dans les sujets, la découverte de l'amour, l'adolescence, l'amour des enfants, l'amour de la nature, le printemps de la vie, exaltation et exubérance de la vie.

L'art de notre temps veut témoigner de l'indicible cruauté de notre époque. Il ne laisse aucune place à l'évasion, à cette joie que la contemplation des œuvres de Fragonard provoque et nous procure et à laquelle – comment le nier ? – nous aspirons tous. L'heure de Fragonard, nous le croyons, sonnera bientôt à nouveau. u

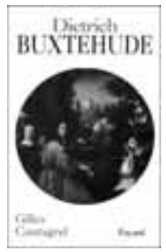
À gauche : Jean-Honoré Fragonard, Autoportrait, *musée du Louvre, département des arts graphiques.* Photo D.R..

En haut : Jean-Honoré Fragonard, L'escalier de la Gerbe, villa d'Este à Tivoli, *1760, Besançon, musée des Beaux-Arts et d'Archéologie.* Photo D.R..

Retrouvez tous les Prix et Concours sur le site www.academie-des-beaux-arts.fr

Prix d'ouvrages

Le 25 octobre dernier, le jury de l'Académie des Beaux-Arts a décerné les Prix d'Ouvrages 2006.
Le prix René Dumesnil, (musicologie), d'un montant de 8 000 euros, a été attribué à **Gilles Cantagrel** pour *Buxtehude* de (Ed. Fayard). Le prix Antoine-Nicolas Bailly (architecture), d'un montant de 1 600 euros, a été attribué au collectif "**Archilab**" pour *Tokyo 2006* (Ed. HYX). Le prix Bernier (sujet libre), d'un montant de 5 000 euros, a été attribué à **Françoise Pétrovitch** pour *J'ai travaillé mon comptant* (Ed. "Un sourire de toi et je quitte ma mère"). Le prix Paul Marmottan (ouvrage sur l'art), d'un montant de 3 500 euros, a été attribué à **Pierre Masson**, **Carina Schäfer** et **Claire Denis** pour *André Gide – Maurice Denis, Correspondance 1892-1945* (Ed. Gallimard). Le prix Catenacci (musique), d'un montant de 1 600 euros, a été attribué à **Bruno Serrou** pour *Claude Helffer, la musique sur le bout des doigts* (Ed. INA – Michel de Maule). Le prix Jean-Jacques Berger (l'histoire et/ou la décoration de Paris), d'un montant de 1600 euros, a été attribué à **Joëlle Barreau**, **Jean-Pierre Bois**, **Jérôme Delaplanche**, **Colette Di Matteo**, **Madeleine Hanaire**, le **Général Michel Hanotaux**, **Frédéric Lacaille** et **Jean-Pierre Reverseau** pour *Peintures murales aux Invalides, L'œuvre révélé de Joseph Parrocel* de (Ed. Faton).
Le prix Kastner-Boursault (histoire de la musique), d'un montant de 1 600 euros, a été attribué à **Alain Cophignon** pour *Georges Enesco (Ed.* Fayard). Le prix Adolphe Boschot, (ouvrage sur l'art), d'un montant de 1 600 euros, a été attribué au photographe **Olivier Barot** pour *Inde, rêve de pierre* (Ed. Les Météores). u



Prix de la Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France

L'Académie des Beaux-Arts a attribué les prix de peinture, de sculpture et de composition musicale de la Fondation Simone et Cino del Duca, dotés chacun d'un montant de 50 000 euros. La Fondation, abritée sous l'égide de l'Institut de France depuis le décret du 25 janvier 2005, poursuit les missions et objectifs fixés par Simone del Duca, généreuse donatrice, décédée en mai 2004.

Le prix de peinture récompense **Claude Viallat**, né à Nîmes en 1936, membre fondateur du groupe Supports/Surfaces créé en 1969. Le procédé d'empreintes répété sur une toile libre, qu'il adopte à partir de 1966, est emblématique de sa création qui cherche à se libérer de l'élément représentatif de la peinture. Ses œuvres plus récentes reposent sur l'exaltation des dynamiques internes au support : couleur, intensité, brillance. Il est aujourd'hui professeur dans plusieurs écoles d'art - Nice, Limoges, Marseille, Nîmes -, ainsi qu'à l'ENSBA.

Le prix de sculpture récompense **Caroline Lee**, née en 1932 à Chicago et installée en France, spécialiste du bronze et du métal. Présentes dans de nombreuses collections publiques en France et à l'étranger, ses œuvres souvent monumentales expriment dans le même temps force et délicatesse onirique.

Le prix de composition musicale récompense **François Bayle**, né à Madagascar en 1932, de formation principalement autodidacte. Il a rejoint Pierre Schaeffer et le Groupe de Recherches Musicales qu'il dirigera de 1966 à 1997 (au sein de l'INA à partir de 1975). Dans le cadre de ces structures, il rassemble et constitue les éléments de son expérience, acquiert et développe ses techniques personnelles d'un métier du son acousmatique. Quittant le GRM en 1997, François Bayle installe son propre atelier audionumérique et multiphonique : le Studio Magison où il se consacre désormais complètement à la recherche, l'écriture et la composition.

La Fondation a également attribué, sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, deux bourses pour un montant total de 50 000 euros au **Trio Wanderer** et à l'altiste **Gérard Caussé**. u

Sans titre, *2004, Claude Viallat, acrylique sur assemblage de tissus, coll. particulière.* *Photo D.R.*.

Prix de chant choral Liliane Bettencourt

Ce prix, créé en 1990 par Madame Liliane Bettencourt et son époux, membre de l'Académie des Beaux-Arts, récompense chaque année un ensemble vocal.
En 2006, le Prix de chant choral Liliane Bettencourt d'un montant de 40 000 euros, a été décerné au **Chœur de chambre de Namur**, dirigé par **Jean Tubéry**.
Dès sa création en 1987 par le Centre de Chant Choral de la Communauté française de Belgique, le Chœur de Chambre de Namur a pu aborder de grandes œuvres du répertoire choral classique tout en s'attachant à la défense du patrimoine musical de sa région d'origine. Il est composé de 12 à 24 choristes qui travaillent sous la direction de leur chef titulaire, Jean Tubéry, ou de chefs invités prestigieux tels que Eric Ericson, Erik Van Nevel, Louis Devos, Marc Minkowski, etc. Le Chœur de Chambre de Namur s'est produit au sein de festivals réputés en Belgique (Festivals de Wallonie et de Flandres), en France (Centre de musique baroque de Versailles, Festivals d'Ambronay, de Pontoise...), en Espagne (Lerida, Salamanque...), ailleurs en Europe, ainsi qu'au Canada et aux Etats-Unis.
L'ensemble a à son actif une trentaine d'enregistrements largement salués par l'ensemble de la critique musicale internationale ; il s'est distingué de nombreuses fois en se produisant sous la baguette de grandes personnalités du monde de la musique. *Photo Brigitte Eymann* u

Prix Pierre Cardin

L'Académie des Beaux-Arts a décerné les Prix Pierre Cardin. Ces cinq prix, offerts par le grand couturier et mécène, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts, sont destinés à encourager de jeunes artistes. Les lauréats sont,
pour la Peinture : **Milos Todorovic**,
pour la Sculpture : **Anne-Douce Marlat**,
pour l'Architecture : **Fabrizio Esposito**,
pour la Gravure : **Anne-Catherine Nesa**,
pour la Composition Musicale : **Jérôme Combier**.
Ces Prix ont été remis aux lauréats lors de la Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, sous la Coupole de l'Institut de France. Les œuvres des lauréats ont été présentées dans le cadre de l'exposition consacrée aux Prix Pierre Cardin à la galerie Pierre Cardin Evolution (voir compte-rendu page 6).
Photo CmPezon u

Retrouvez tous les Prix et Concours sur le site www.academie-des-beaux-arts.fr

Grand Prix de bibliophilie Prix Jean Lurçat

Ce prix, d'un montant de 7 500 euros, a été créé en 2005 à l'initiative de Madame Simone Lurçat, pour encourager l'art de la bibliophilie. Son époux Jean Lurçat (1892-1966), membre de l'Académie des Beaux-Arts, peintre et rénovateur de l'art tapisserie, s'est en effet également illustré dans l'art de la bibliophilie.
Le Prix Jean Lurçat couronne chaque année un peintre ou un graveur qui a illustré un ouvrage de bibliophilie, œuvre originale récente. Si l'auteur du texte de l'ouvrage est vivant, le prix est divisé entre l'illustrateur et l'auteur. Il s'agit du seul Prix de bibliophilie en France destiné exclusivement à récompenser un ouvrage de ce genre.
Pour sa première édition, le Prix avait couronné l'ouvrage *Dieu prend-il soin des bœufs ?*, texte de Patrick Modiano et lithographies de Gérard Garouste.
Pour cette deuxième édition, le Prix Jean Lurçat 2006 a couronné l'ouvrage ***L'Epopée des vers luisants***, texte de **Peter Handke** et illustrations de **Louis Pons**, publié aux Editions d'art Gibralfaro à Vérone.
Cet ouvrage a été composé en caractères dante, imprimé sous presse à main sur papier alcantara et papier japonais. Les quinze cuivres originaux ainsi que la plaquette en bronze patiné en couleurs de la couverture sont de Louis Pons. L'édition se limite à 129 exemplaires numérotés dont 99 en numéros arabes et 30 en numéros romains. Achevé d'imprimer par Anna Ziliotto, au Studio Gibralfaro, à Vérone en juin 2006.
Trois autres ouvrages ont été remarqués par le jury : *Empreinte de l'absence, la lettre de Dora* édité par les Editions au Sein de Zoé et imprimé par l'atelier Zone opaque en 2006 ; *Pierres réfléchies*, gravures en taille douce de Christiane Vielle sur un texte de Roger Caillois de l'Académie française, publié aux Editions Les bibliophiles de France ; *Recto-verso*, livre en métal repoussé illustré par Gino Silvestri sur un poème de Hubert Haddad, éditions de l'artiste. u

En haut : Louis Pons, Anna Ziliotto, Simone Lurçat et Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel lors de la remise du prix. Photo Brigitte Eymann.

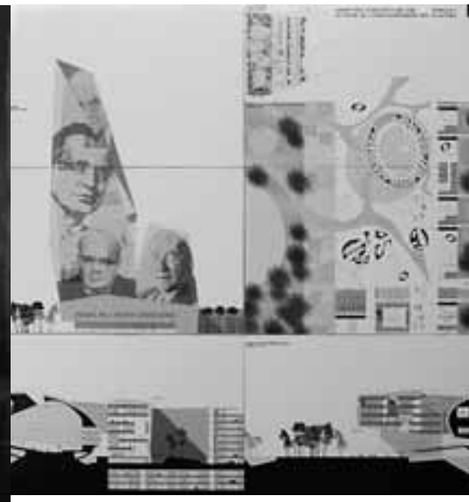
C-contre : L'Epopée des vers luisants, *Peter Handke - Louis Pons, Editions d'art Gibralfaro.*

Prix Cercle Montherlant

Ce prix d'un montant de 10 000 euros récompense pour la quatrième année l'auteur d'un ouvrage de langue française illustré et consacré à l'art.
La qualité de l'ouvrage primé fait l'objet d'une appréciation globale (éditoriale, illustrative, rédactionnelle).
Le prix est entièrement financé par M. Jean-Pierre Grivory, Président-directeur général de la Société Cofinluxe-Parfums Salvador Dali.

Le jury 2006 était composé de : Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, Co-Président du jury, François-Xavier de Sambucy de Sorgue, Président du Cercle Montherlant et Co-Président du jury, Jean-Pierre Grivory, mécène du Prix, Hélène Carrère d'Encausse, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Jean Cortot, membre de l'Académie des Beaux-Arts, Maryvonne Pinault, Patrick de Carolis, Président de France Télévisions, Alexandre Gady, universitaire, historien d'art, Edwart Vignot, historien d'art.
Le mercredi 8 novembre, le Prix Cercle Montherlant-Académie des Beaux-Arts 2006 a été décerné à l'ouvrage ***Le Noir***, de **Gérard-Georges Lemaire**, publié aux éditions Hazan. u

Grand Prix d'Architecture



A gauche et ci-dessus : projets d'Etienne Feher et Julien Rouby, respectivement 1er et 2e prix. Photo Brigitte Eymann..

Ci-dessous : annonce des résultats en présence de Michel Foliasson, membre de la section d'Architecture, président du jury, et Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel.

Le jeudi 28 septembre 2006 a eu lieu le vernissage de l'exposition des lauréats du **Grand Prix d'Architecture 2006 de l'Académie des Beaux-Arts**.
Le thème choisi pour l'année 2006 était : "Le Palais de l'Union européenne des vingt-cinq nations".
Ce concours était ouvert à tous les architectes et étudiants en architecture, ressortissants européens, n'ayant pas dépassé 35 ans au 1er janvier 2006.
Les candidats ont été départagés au cours de trois épreuves :
1) Une première esquisse conçue de manière indépendante. 2) Une montée en loge d'une durée de 20h qui s'est déroulée le mercredi 31 mai 2006 et qui a réuni les vingt candidats retenus à l'issue de la première épreuve. 3) Au terme de cette deuxième épreuve, huit candidats ont été retenus pour présenter leurs projets d'architecture, de 2m40 sur 2m50, salle Comtesse de Caen, au Palais de l'Institut de France ; ces projets devaient cette année être complétés par une présentation visuelle numérique.
Parmi eux, trois lauréats ont été récompensés : Le Premier Prix (Prix Charles Abella) d'un montant de 25 000 euros, a été attribué à **Etienne Feher**. Le Deuxième Prix (Prix André Arfvidson) d'un montant de 10 000 euros, a été attribué à **Julien Rouby**. Le Troisième Prix (Prix Paul Arfvidson), d'un montant de 5 000 euros, a été attribué à **Jean-Sébastien Schwartz**.
L'Académie des Beaux-Arts bénéficie pour ce concours d'un important partenariat technologique avec la société H-P et du soutien d'un certain nombre d'éditeurs de logiciels informatiques, dont les sociétés Autodesk et ARC Technology. u

CALENDRIER DES ACADÉMICIENS

Edith Canat de Chizy
Tournée de concerts avec le Nederlands Kamerkoor.
Création d'*Omen* pour grand orchestre par l'Orchestre National de France.
Plusieurs émissions-portraits sur France-Musique et France-Culture (*Le bel aujourd'hui, A nouveau la musique, Miniatures).*
A composé la musique du spectacle de la chorégraphe espagnole Blanca Li, *Corazon loco*, donné dans la grande salle du Théâtre National de Chaillot avec l'ensemble Sequenza 9.3, en janvier.

Lucien Clergue
Participe à la Foire Internationale avec la galerie Louis Stern à Palm Beach (Floride), en février, et à la Foire Art Paris, avec la galerie Patrice Trigano, du 29 mars au 2 avril.
Rétrospective "50 ans de travail" au Musée Réattu et à l'Espace Van Gogh, à Arles, à partir du 29 mars.

Charles Chaynes
Poèmes rimbaldiens pour baryton et orchestre, création dans le cadre du festival "Présences de la musique contemporaine" de Radio France, le 1er mars.
Mi amor, opéra, livret d'Eduardo Manet, création à l'opéra de Metz par l'Orchestre National de Lorraine, dir. Arturo Tamayo, le 23 mars.
Sortie de l'ouvrage *Charles Chaynes, stéréotomie d'une passion musicale*, de Appolinaire Anakesa Kululuka, préface de Claude Samuel, Editions du Millénaire III.

Chu Teh-Chun
Exposition personnelle, siège de BNP-Paribas au Luxembourg, du 7 mars au 13 avril.

Yves Millecamps
Participe à l'exposition "La Manufacture nationale de Sèvres en deux temps", au Château Matisse - Cateau-Cambrésis (59), du 24 mars au 17 juin.

Serge Nigg
Million d'oiseaux d'or, poème symphonique par l'Orchestre Colonne, dir. Laurent Petitgirard, à la Salle Pleyel, le 23 janvier.

Laurent Petitgirard
Poème pour grand orchestre à cordes, Xalapa (Etats-Unis), MX Symphony, dir. James Paul, le 2 mars.
Le plus ardent à vivre par l'ensemble "A Ciel Ouvert" au Conservatoire Darius Milhaud, à Paris, dir. Bernard Calmel, les 10 et 11 mars.
Enregistrement de la musique du film *Notable donc coupable* de Francis Girod, en mars.

Jean Prodromidès
Parution d'un livre d'entretiens avec Bruno Serrou accompagné d'un DVD, *L'Opéra passionnément*, aux éditions Michel de Maule - INA.

Guy de Rougemont
Exposition dans le cadre de "Art Paris", au Grand Palais, en mars.

Vladimir Velickovic
Exposition "Feux, Blessures", à Anglet (64), jusqu'au 3 février.

ZAO Wou-Ki
Présentation au public d'un ensemble d'œuvres de 1972 à 2006 (encres, peinture...) dans le cadre de la réouverture du New Suzhou Museum (Chine), création de l'architecte Ieoh Ming Pei, jusqu'au 1er avril.

Page 1 : Photo F. Benedetti.

L' ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud d'HAUTERIVES

BUREAU 2007
Président : Pierre SCHŒNDŒRFFER
Vice-Président : Yves MILLECAMPS

SECTION I - PEINTURE

Georges MATHIEU • 1975
Arnaud d'HAUTERIVES • 1984
Pierre CARRON • 1990
Guy de ROUGEMONT • 1997
CHU TEH-CHUN • 1997
Yves MILLECAMPS • 2001
Jean CORTOT • 2001
ZAO WOU-KI • 2002
Vladimir VELICKOVIC • 2005

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT • 1983
Albert FÉRAUD • 1989
Gérard LANVIN • 1990
Claude ABEILLE • 1992
Antoine PONCET • 1993
Eugène DODEIGNE • 1999

Section III - ARCHITECTURE

Marc SALTET • 1972
Christian LANGLOIS • 1977
Roger TAILLIBERT • 1983
Paul ANDREU • 1996
Michel FOLLIASSON • 1998
Yves BOIRET • 2002
Claude PARENT • 2005

SECTION IV - GRAVURE

Pierre-Yves TRÉMOIS • 1978
Jean-Marie GRANIER • 1991
René QUILLIVIC • 1994
Louis-René BERGE • 2005

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Serge NIGG • 1989
Jean PRODROMIDÈS • 1990
Laurent PETITGIRARD • 2000
Jacques TADDEI • 2001
François-Bernard MÂCHE • 2002
Edith CANAT de CHIZY • 2005
Charles CHAYNES • 2005

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Pierre DEHAYE • 1975
Michel DAVID-WEILL • 1982
André BETTENCOURT • 1988
Marcel MARCEAU • 1991
Pierre CARDIN • 1992
Maurice BÉJART • 1994
Henri LOYRETTE • 1997
François-Bernard MICHEL • 2000
Hugues R. GALL • 2002
Marc LADREIT de LACHARRIÈRE • 2005

SECTION VII
CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Pierre SCHŒNDŒRFFER • 1988
Roman POLANSKI • 1998
Jeanne MOREAU • 2000

SECTION VII - PHOTOGRAPHIE

Lucien CLERGUE • 2006
Yann ARTHUS-BERTRAND • 2006

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI • 1974
Andrew WYETH • 1976
Ieoh Ming PEI • 1983
Philippe ROBERTS-JONES • 1986
Mstislav ROSTROPOVITCH • 1987
Ilias LALAOUNIS • 1990
Andrzej WAJDA • 1994
Antoni TAPIÉS • 1994
Leonardo CREMONINI • 2001
Leonard GIANADDA • 2001
Seiji OZAWA • 2001
William CHATTAWAY • 2004
Seiichiro UJIIE • 2004
Woody ALLEN • 2004

L'Académie des Beaux-Arts est l'une des cinq académies qui constituent l'Institut de France : l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences Morales et Politiques.